

Semper rectificando.....	1
Editorial, par Marcus.....	2
Osons chanter les Psaumes, par Marielle-Frédérique Turpaud.....	5
Philippe Encausse et le R. . E. . R. . , par Georges Nicolas.....	13
Wagner ou la magie de l'opéra (2e partie), par Marcel Mollé.....	17
Vagabondages, par Fides.....	30
Souvenirs...de mars 1895 : Métempsychose, par Guymiot.....	32
Témoignage.....	37
Les Livres.....	41
Les Revues.....	46
Entre Nous : «Les assises de l'humanité», par le Président de l'Ordre.....	47

Dernière partie de «Wagner ou la magie de l'opéra»,

«Décryptage des symboles religieux,
de la géométrie sacrée
et des archétypes universels»
par Gabrielle Janier,

et toujours :
l'Editorial de Marcus,
les Vagabondages, par Fides,
les pages de «souvenirs»,
les revues et les livres,
etc., etc.

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER
Rédacteur en chef : Yves-Fred BOISSET

OSONS CHANTER
LES
PSAUMES



par Marielle-Frédérique TRUPAUD
(Ecrivain - Conférencier)

L'Initiation

6, rue Jean Bouveri, 92100 Boulogne-Billancourt
CCP : PARIS 8-288-40 U
Administrateur : Jacqueline ENCAUSSE
Rédacteurs adjoints : MARCUS et M.-F. TURPAUD

La revue est également en vente à
LA NOUVELLE LIBRAIRIE ESOTERIQUE DE PARIS
51, boulevard des Batignolles - 75008 PARIS
(Métro : Villiers ou Rome)
☎ (16-1) 42 94 94 52
ouverte du lundi au samedi de 10 h à 19 h

AMIS LECTEURS

N'attendez pas pour envoyer
le montant de votre réabonnement pour 1995
(chèque ou CCP à l'ordre de l'Initiation
et adressé à l'administrateur)

Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



© Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Le directeur : Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert.d'Inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50.55-1
Imprimerie BOSC FRERES, 69600 Oullins - Dépôt légal n° 9271- Mars 1995

SEMPER RECTIFICANDO

Si l'on en croit les nombreux courriers et appels téléphoniques qui nous ont été adressés, il semblerait que la nouvelle formule de réalisation de la revue ait reçu un accueil favorable chez nos abonnés. Vos encouragements nous touchent et nous stimulent. Nous avons nous-mêmes fait notre autocritique et pris en compte les faiblesses de notre premier essai. Nous allons les *rectifier* et *toujours* tenter de faire mieux, ce qui justifie le titre de cet article préliminaire emprunté à une devise initiatique du Rite Ecossais Rectifié. Et voilà qui ne peut mieux tomber puisque, justement, nous présentons dans ce numéro un témoignage apporté par notre Frère Georges Nicolas sur «Philippe Encausse et le Régime Ecossais Rectifié».

Il nous est agréable d'accueillir au sein de notre Comité de Rédaction Marielle-Frédérique Turpaud qui a répondu fraternellement à notre proposition. Nos lecteurs la connaissent déjà à travers ses nombreux et toujours intéressants articles. Nous sommes bien certains que la revue tirera le meilleur profit intellectuel et spirituel de son arrivée parmi nous. Dès aujourd'hui, elle nous gratifie d'un très beau texte sur les Psaumes.

Nous avons obtenu un certain nombre de réponses à l'enquête que nous avons pu mener grâce à la coopération des rédacteurs du «Flambeau». Il est encore trop tôt pour en tirer des conclusions significatives mais nous publierons dans un prochain numéro la synthèse des réponses qui nous seront parvenues. Pour l'heure, nous avons seulement retenu qu'une très large majorité de nos correspondants souhaite recevoir des numéros *variés* de préférence à des numéros à thèmes.

Quelques lecteurs se sont étonnés que la revue n'ait pas, au cours de l'année 1994, commémoré la tragique disparition de notre Maître Passé Constant Chevillon, assassiné par la milice vichyssoise à l'aube du 25 mars 1944. L'abondance des textes à publier l'an dernier ne nous a pas permis de rendre cet hommage comme nous aurions souhaité le faire. Dans notre prochain numéro, nous publierons plusieurs documents sur et de Constant Chevillon.

Aujourd'hui, nous continuons notre découverte de Wagner et nous le suivons de Vienne jusqu'à Leipzig, des bords de la Neva jusqu'au... Vaisseau fantôme.

La rédaction

L'EDITORIAL DE MARCUS

OÙ ALLONS-NOUS ?

La science contemporaine conditionnée par la seule raison n'est pas capable de saisir, de comprendre dans leur ensemble les phénomènes de la vie, car la vie est, dans son essence, irrationnelle.

Prendre conscience des phénomènes vitaux exige une manière de penser, d'observer, qui dépasse la méthode des sciences exactes.

Après un siècle de rationalisme, il apparaît nécessaire de dépasser la pensée scientifique abstraite, sinon nous verrons bientôt l'esprit des hommes se réfugier dans n'importe quel système, n'importe quel occultisme, n'importe quelle mystique, n'importe quelle croyance. Nous distinguons déjà dans notre société les symptômes caractéristiques de cette tendance.

Il faut franchir le seuil des limites actuelles de l'esprit humain, élargir le champ des méthodes exactes pour trouver le sens de l'Univers et de la Vie. La Nature apparaît alors comme la meilleure collaboratrice de l'homme ; elle offre à notre observation des faits précis ; à nous de découvrir le monde des forces cachées derrière ces réalités, de pratiquer une logique des hauteurs, de retrouver l'étonnement qui est le premier pas vers la connaissance spirituelle.

Seule l'intelligence du cœur peut nous permettre d'atteindre cette haute logique intérieure en nous suggérant des idées-images (tant il est certain qu'il n'y a pas de pensée sans imagination préalable)). L'enchaînement de ces idées-images nous permettra de saisir les liens vivants qui élèvent les substances au rang des organismes dans le déroulement sans cesse changeant de la pression des forces de vie et de mort. Alors notre regard pourra saisir l'unité de tous les phénomènes terrestres à travers lesquels la vie circule.

Cette méthode renouvellera le sens de la notion de Progrès car lorsque chacun de nous prendra conscience d'être en lui-même un fragment du monde sensible, la solidarité profonde qui jaillira du cœur et de l'esprit des hommes, leur permettra de trouver de nouvelles solutions à leurs éternels problèmes que le matérialisme scientifique le plus élaboré n'a pas résolu :

- il y a encore aujourd'hui dans le monde autant de souffrances que toujours ;
- en agriculture, le rendement des sols, la fécondité de la terre, l'humus sont toujours en question - et si la production d'engrais

chimiques a plus que décuplée depuis trente ans, le rendement mondial dans son ensemble n'a pas progressé ;
- même dans les sociétés industrielles les plus avancées, les problèmes économiques et politiques, les échanges entre les peuples, les problèmes sociaux ne sont guère plus résolus que dans le passé.



Il est temps de partir à la découverte de ce courant fondamental, faisceau de forces cosmiques et spirituelles qui par suite ininterrompue de *solvo* et de *coagula* donna, à partir du minéral, successivement naissance au végétal, à l'animal et à l'homme terrestre. C'est dans ce courant créationnel continu que l'humanité peut trouver le ressort de sa propre assumption. Elle pourra y découvrir en même temps après de nombreux Maîtres spirituels - d'Albert le Grand au XIIIème siècle à Gérard Encausse-Papus ou Rudolf Steiner morts au début du XXème siècle - que c'est ce «même courant alchimique» qui guérit et qui prophétise).



Les trois voies d'investigation du futur : prospective, futurologie et prophétisme nous mènent à la conviction que notre proche avenir connaîtra, sinon des bouleversements -on n'est bouleversé que lorsque l'on est surpris- au moins des changements profonds, susceptibles de transformer fondamentalement notre existence, dans nos habitudes de penser et d'agir.

Il ne faut pas confondre nos habitudes avec la Tradition.

Nos habitudes sont liées à notre civilisation qui, nous ne pouvons plus l'ignorer aujourd'hui, comme toutes les civilisations est mortelle. La Tradition au contraire, comme l'Eternité, est toujours actuelle : Elle est à la fois le passé, le présent et l'avenir. Elle éclaire le destin de l'humanité.

Nous ne négligeons jamais les enseignements de la prospective sur lesquels nous ne manquerons pas de nous pencher pour affermir notre attitude quotidienne devant l'événement.

C'est avant tout sur la Tradition que nous nous fonderons pour formuler consciemment un avenir que nous voulons au service de l'Homme tout entier. Et comme la Tradition est née du prophétisme, c'est vers un nouveau prophétisme - comme nous l'a proposé Raymond Abellio dans les années 50 - que nous essayerons d'abord d'élever notre pensée.



Ce sont les grands Nobis de l'Ancien Testament qui ont ouvert à l'humanité les voies du prophétisme. Ils n'ont pas seulement permis l'Âge d'Or de la Nation Hébraïque. En découvrant le monothéisme et le sens de la Justice, en établissant clairement la distinction à faire en permanence entre les Vérités éternelles de la religion et les avatars de cette civilisation temporelle (églises comprises), en enseignant comment un peuple peut même survivre à la destruction politique, ils ont défini les véritables fondements du caractère immuable de Dieu, source éternelle des énergies de conscience créatrices et de la nature essentielle de l'homme, celle d'un co-créateur.

Isaïe parle déjà de l'Eglise de Dieu et non plus de celle d'Israël. A travers les réformes sociales qu'il appelle pour sa patrie, c'est le Règne, la Puissance et la Gloire de l'Éternel qu'il propose à toutes les Nations.

Jérémie, à son tour, dans les affres de sa souffrance, nous enseigne que - quoi qu'il arrive - l'homme peut toujours trouver Dieu si, dans l'humilité de son cœur, il accepte le règne de la Justice et de l'Amour.



Tous ceux qui veulent bien - aujourd'hui encore - prêter l'oreille à ces voix intangibles éprouvent la conviction qu'elles répondent aux plus profondes aspirations de l'âme humaine.

L'éthique monothéiste basée - tout ensemble - sur la transcendance et l'immanence de Dieu dans ses relations personnelles avec chacun de nous a été au cours de l'Histoire le principal soutien de l'esprit humain et la source des plus hautes et des plus généreuses vertus des civilisations.

L'incommensurable valeur de la personne humaine était inconnue avant Jérémie. Ezéchiel, après lui, enseigna la responsabilité personnelle et libéra l'homme du problème de la mort.



Appliquons donc leur enseignement. Il n'y aura pas de paix pour l'homme tant que les obligations morales de chacun ne seront pas partagées par tous : le Royaume de Dieu, le Plérôme, qui contient en vérité et en jubilation tous les êtres conscients, est l'esprit de notre existence et la seule justification constante de l'Ordre Social.

Ainsi resterons-nous fidèles à l'Egrégoire de notre Ordre.

Marielle-Frédérique TURPAUD

OSONS CHANTER LES PSAUMES

L'emploi des Psaumes - soit en liturgie, soit pour des occasions particulières, soit régulièrement tous les jours - existe en judaïsme comme dans toutes les branches du christianisme.

Le livre des Psaumes est un des plus extraordinaires dons du Cœur du Seigneur que l'on puisse recevoir. Depuis des siècles des milliers de cœurs, ivres de joie ou plongés dans la détresse, se sont reconnus dans ces mots et ont fait passer leur propre cri dans le cri de l'auteur lointain.

L'actualité et la jeunesse de ces mots hébreux restent intactes, de par cet échange d'amour, comme une émeraude sans rayure déterrée par des mains avides. C'est le désir de parler, c'est le trop-plein du cœur qui nous fait nous pencher dans le livre et y trouver, éblouis, l'écho exact, violent et pur, de nos propres passions et de nos propres désarrois - et leur solution.

Car non seulement les Psaumes sont la traduction nette et claire de nos bredouillements confus, mais en plus ils montrent la réponse du Seigneur à ces drames et ces joies.

Quel que soit ce que je vis, ce que je dis ou ne peux pas/ne sais pas/dire, le Psaume vient au-devant de moi et me le fait dire même si je n'osais pas le formuler tout haut. Cela est, déjà, une immense libération. Par là-dessus, la paix lumineuse des réponses du Seigneur achève de pacifier ce qui était tempête et brouillard obscur.

C'est pourquoi le livre des 150 Psaumes est dit en entier par les rabbins, les moines, les moniales, les prêtres et les religieux, depuis des siècles. Ce qui ne leur convient pas à titre personnel est dit à la place de ceux qui, ailleurs dans le monde, le vivent et ne peuvent pas dire les mots libérateurs.

Depuis la réforme liturgique de Vatican II, toutes les messes ont un Psaume Central qui résume la messe et qui dirige vers le Seigneur la quintessence de la prière communautaire (voir à ce sujet les travaux et les commentaires du père Noël Quesson).

QUELQUES PRECISIONS

Le mot "Psaume"

Le mot Psaume est un simple décalque: il vient du grec *Psalmos*. Dans la Bible des Septante il traduit le mot hébreu *mizmor* qui veut dire "*chant avec musique*". Il apparaît 57 fois dans l'Ancien Testament, uniquement dans le livre des Psaumes.

Dans la Bible hébraïque (cf. Chouraqui), le livre des Psaumes porte le nom de *Téhilim* (Louanges). Il y est divisé en cinq parties qui, symboliquement, sont raccordées aux cinq premiers livres de la Bible formant la Torah:

Genèse: 1-41
Exode: 42-72
Nombres: 73-89
Lévitique: 90-106
Deutéronome: 107-150

Avoir dit le livre des Psaumes en entier correspond ainsi à avoir lu toute la Torah.

Lors de la fête de *Roch'achana* (Nouvel an juif, à l'automne) les personnes ferventes ont l'habitude de dire en entier le livre des Psaumes, certains même deux fois, afin de faire retomber sur leur communauté toutes les bénédictions attachées à chaque Psaume.

Choisir une traduction

Le livre des Psaumes de votre Bible habituelle est prêt à l'emploi: n'hésitez pas à vous en servir tel quel.

Mais nombre de psautiers sont édités à part sous forme de livrets faciles à glisser dans la poche.

Comme les Psaumes ne sont pas des traités de théologie mais des cris de votre cœur vers le Cœur et qui viennent du Cœur vers votre cœur, vous pourrez librement préférer des traductions de type "français courant" à celles, plus rigoureuses, de Chouraqui ou de Darby. La traduction du Rabbat français (éd. Colbo), et celle du Psautier Océanique employée dans *Prière du Temps Présent*, sont à la fois très belles et justes par rapport à l'hébreu.

Prenez l'habitude de vous servir toujours de la même traduction dans la pratique quotidienne pour mémoriser inconsciemment les mots-clés du livre. Mais comparez les diverses traductions possibles, lisez les recueils de commentaires, afin d'entrer toujours davantage dans les secrets du Cœur Ouvert du Seigneur.

La traduction du Psaume 23 ci-dessous est de moi, d'après l'hébreu.

La numérotation des Psaumes

Il y a eu un décalage de découpage, et donc de numérotation, entre les *Psaumes hébreux* et leur traduction *grecque* dans la Bible des Septante. Ce décalage s'est continué dans la Vulgate *latine* et donc dans l'Eglise catholique.

Les Bibles catholique (Jérusalem) et oecuménique (TOB) mentionnent les deux numérotations.

Les Bibles protestantes (Segond, Darby, "à la Colombe") ne donnent que les numéros hébreux.

Le Bréviaire, le Missel romain (avant comme après Vatican II), les livres orthodoxes et de nombreux auteurs anciens, comme Louis-Claude de Saint-Martin ou l'abbé Julio, n'utilisent que la numérotation gréco-latine.

Afin de s'y retrouver je donne ici une brève concordance qui vous permet de faire coller les deux mondes.

La TOB donne en plus le texte d'un 151° Psaume grec utilisé chez les orthodoxes.

Numéros hébreux utilisés dans la Bible	Numéros gréco-latins utilisés dans la liturgie
1 à 8	1 à 8
9 et 10 ensemble	9
11 à 113	10 à 112
114 et 115 ensemble	113
116, versets 1-9 et 10-19	114 et 115
117 à 146	116 à 145
147, versets 1-11 et 12-20	146 et 147
148 à 150	148 à 150

Les Psaumes et le Tarot

Notre regard habitué au Tarot est tout particulièrement attiré par certains Psaumes dont chaque verset commence par une lettre de l'alphabet hébreu.

Or chaque lettre correspond aux lames majeures de Tarot. Cela se déduit de l'étude du texte original du *Sepher Yetsira*: c'est à partir de ce livre-clé de la Kabbale que les kabbalistes provençaux du XII° siècle ont élaboré des dessins mnémotechniques pour chaque lettre hébraïque (sur le type des dessins mnémotechniques chrétiens) qui rendent le Zohar presque compréhensible.

Ce rapport *Sepher Yetsira*-Tarot se trouve en accord avec les concordances d'Eliphas Lévi, d'Oswald Wirth et de Papus (Aleph = Le Bateleur, Beth = la Papesse, ... Schin = le Mat, Tav = le Monde) et non suivant les concordances de la *Golden Dawn* (Aleph = le Mat, Beth = 1. le Magicien...).

La concordance s'établit à partir des lettres hébraïques (mentionnées dans les marges par Jérusalem, TOB, Chouraqui...) et non à partir des numéros de versets, qui ne datent que du Moyen-Âge.

Citons ici ces Psaumes:

* D'abord le cas particulier des Psaumes 9 et 10 à la suite l'un de l'autre.

* Puis les Psaumes 25, 34, 37, 111, 112, 119 (dans lequel chaque paragraphe concerne une lettre), 145.

* Le Psaume 119 a un emploi spécial: les juifs pieux lisent, au chevet des malades, les paragraphes commençant par les lettres qui composent le prénom du malade (retranscrit en hébreu) puis les paragraphes des lettres Qof, Resch, Ayin, et Shin, Tet et Nun, formant deux mots qui peuvent se traduire par: *Que l'adversaire soit détruit!*

Il vous sera utile de poser la lame de Tarot face au verset correspondant et de méditer sur cette rencontre.

Il y a également des Psaumes dont le sens s'apparente au Tarot: par exemple le Psaume 23 (le Psaume du Berger, ci-dessous) contient 22 symboles correspondant aux 22 lames.

Le problème des Psaumes imprécatoires

Certains Psaumes demandent, parfois en termes très crus, la destruction des ennemis. Cela risque de poser problème pour nous, martinistes, qui voulons devenir des êtres de paix et de réconciliation.

Or cela n'est plus une question si on se souvient de ce que nous apprenons dans la Bible sur les vrais adversaires: "Ce n'est pas à l'homme que nous sommes affrontés, mais aux Autorités, aux Pouvoirs, aux Dominateurs de ce monde de ténèbres, aux esprits du mal qui sont dans les cieux. Saisissez donc l'armure de Dieu, afin qu'au jour mauvais vous puissiez résister et demeurer debout, ayant tout mis en oeuvre." (Ephésiens 6,12-13).

Il suffit donc de diriger ces termes non pas vers des ennemis de chair et d'os (dont nous demandons la conversion et le retour vers des actes de paix), mais *contre les forces obscures et les ombres* qui nous guettent. Ainsi nous pouvons en toute tranquillité dire - et redire ! - toutes les malédictions permises par le Psautier.

Le Missel et le Bréviaire ont carrément châtré le texte des versets trop violents à leur goût. L'Esprit saint et le Magistère n'ont pas les mêmes critères littéraires.

Comment se servir d'un Psaume pour une demande particulière?

Vous lisez par exemple ci-dessous que le Psaume 28 est marqué "maladie". Cela veut dire que si vous êtes malade, ou si vous désirez prier pour un malade, vous trouverez dans ce Psaume des élans et des lumières qui vous aideront non seulement à comprendre ce que vous vivez mais en plus à demander au Seigneur un secours dans l'épreuve, soit pour s'en sortir, soit pour en tirer profit.

La force et la beauté des Psaumes est telle que rabbi Simlaï, dans le *Talmud*, dit que les 613 commandements de la Torah peuvent être remplacés par les onze commandements du Psaume 15 (traité Makkot 24a). Le Psautier est le résumé de toute la Bible et, plus encore, il est le résumé de tous les mouvements de notre cœur vers le Cœur, et du Cœur vers notre cœur.

Les antiennes

Une tradition immémoriale fait mettre avant et après le Psaume un de ses versets particulièrement bien adapté au thème d'emploi du Psaume. Par exemple sur le Psaume 28, pour une maladie vous direz son verset 7; pour une protection le verset 3; pour une protection communautaire le verset 9.

Si vous optez pour mettre une antienne, c'est à vous de choisir, d'avance, le verset approprié. Elle peut servir de refrain repris en chœur par la communauté entre les strophes du Psaume.

Le Psautier Oecuménique liturgique (Cerf), le Missel d'après Vatican II et le Bréviaire romain ont déjà mis au point les antiennes correspondant aux Psaumes.

À la fin de chaque Psaume, avant la reprise de l'antienne, le Bréviaire ajoute une *doxologie*, c'est-à-dire une louange à la Trinité.

L'antienne peut être une brève phrase composée pour la circonstance et qui n'est pas extraite du Psaume.

Si vous appartenez à une Fraternité, vous pouvez visualiser vos frères et sœurs disant cette partie dialoguée avec vous.

CHOIX DE PSAUMES DANS L'ESPRIT MARTINISTE

Ce choix m'est personnel et n'est absolument pas obligatoire : c'est un point de départ pour vos propres pistes de travail et vos propres découvertes.

- Affirmations positives 103. 146.
- Alchimiste 66.
- Animaux 36.
- Appel de protection 27.
- Architectes 132. Maçons 127.
- Astrologues 19.
- Astronomes 19.
- Avant un Rite communautaire: 63 puis 96 et 24
- Bébé 15. 24. 105. 106. 144. Grossesse 8. 127. 128. Naissance 127. 128.
- Bénédictio d'un temple 120. 121. 122. 150.
- Bénédictio d'une première pierre 87. 118. 127.
- Bénédictio du repas 23. 111. 128. 133. 145.
- "Bonne mort" 31.
- Calomnies (contre les) 52. 104. 140.
- Captivité 68.
- Cérémonie (avant une) 42. 63. 136. 50.
- Maître spirituel (prière pour le) 21.
- Chevalerie: après un combat 118.
- Chevalerie: Hymne au Temple 84.
- Chevalerie: la Commanderie 62.
- Chevalerie: la nouvelle Jérusalem 122.
- Chevalerie: le Bouclier 91 et 115.
- Confession du juste 26 ; et aussi 17. 101. 131. 139.
- Cycle solaire: début d'année 8. 90.

Cycle solaire: Equinoxe d'automne 67.
Cycle solaire: Equinoxe de printemps 148.
Cycle solaire: Solstice d'été 65.
Cycle solaire: Solstice d'hiver 147 (versets 12 à 19)
Défaite (secours dans la) 60. 79. 80. 85.
Divination (psaumes pour favoriser la) 33. 139. 143.
Du fond du drame 29. 51.
Encens (bénédictio de l') 141.
Etudes et examens 19. 42. 62. 63.
Examen de conscience 139 puis 26.
Exorcisme: dire dans l'ordre: 31, 91, 11, 118.
Fraternité (pour favoriser la) 133.
Funérailles 4. 13. 16. 30. 42. 63. 88.
Histoire de l'ancien Testament 78. 105. 106. 126. 135. 136.
Hymne d'Egypte 104.
Idéologies nuisibles (pour combattre les) 16. Et aussi 62. 101. 115.
123. 124. 125. 135. 97. 27. 146.
Inquiétude 91.
Liturgie à célébrer ensemble 136.
Maladie 28.
Mariage 45. 128.
Mauvais temps 29. 46.
Méditation 119.
Pèlerinage 121. 122. 42. 84.
Personne âgée 71.
Prière du Matin 93. 100. 108. 130.
Prière du Soir 4. 16.
Prise d'otage 57.
Remerciement 138.
Remerciement après un combat matériel 118. 144.
Remerciement pour toute délivrance 138.
Remerciement pour une guérison physique et morale 34. 138.
Remerciement pour une guérison 30. 40.
Remerciement pour une guérison morale 116.
Remerciement pour une guérison physique 30.
Roue de Fortune 12.
Terre cultivable 65. 85. 145.
Travail 104.
Voyage, route 1. 23. 25. 91. 121. 107.

PSAUMES QUOTIDIENS

Entrer dans le grand rythme cosmique de la récitation quotidienne des Psaumes est une voie qui, peut-être, est la vôtre.

C'est pourquoi je vous propose ci-dessous de quoi expérimenter par vous-même, avec votre Bible, cette voie de prière et de méditation.

Lorsque le texte ne correspond pas à votre état d'esprit, pensez que vous le dites à la place de celui ou de celle qui le pense, le crie, quelque part dans le monde, mais ne sait pas le dire.

Il est connu depuis Evagre le Pontique que la lente psalmodie à haute voix est pacifiante et fortifiante. Certaines traductions comme

TOB (et à plus forte raison le Psautier Oecuménique) insistent sur le rythme du vers biblique.

Chaque Psaume peut être lu :

- dans l'esprit de son auteur: David, Asaph, Moïse... et dans le contexte de l'époque
- comme ayant été chanté par Jésus lors de sa vie terrestre
- comme étant dit par vous, dans l'Aujourd'hui de Dieu, ici et maintenant
- comme étant dit par d'autres dans le monde, ici et maintenant.

Il est profitable de retenir un passage - un verset, un mot même... - le matin, comme *mantra* ou point de méditation (le "bouquet spirituel" de St François de Sales) pour ensoleiller la journée.

Vous pouvez suivre le plan catholique (dans *Prière du Temps Présent*, ou dans le *Bréviaire du Laïc*, ou le livret mensuel *Magnificat*) ou le plan juif (mentionné dans le Psautier des éditions Colbo) ou l'option présentée ci-dessous.

Principe

Il y a une manière de choisir sans choix qui me semble à la fois simple et utile, pour structurer sa journée avec le livre des Psaumes.

A partir du jour où vous avez décidé de tenter l'expérience, lisez avec lenteur et tendresse

- * le Psaume 1 le matin avant de partir (Laudes)
- * le Psaume 2 lorsque sonne midi (Sexte)
- * et le Psaume 3 après le travail et avant la soirée (Vêpres)

Et ainsi de suite vous continuez votre livre, le lendemain les Psaumes 4, 5 et 6, etc. dans leur ordre naturel de numérotation, quelle que soit leur taille.

Les 22 strophes du Psaume 119 compteront pour 22 Psaumes.

Vous pouvez faire plus de haltes si votre goût et votre temps le permettent: avant la lecture spirituelle quotidienne (Matines), vers 9 h (Tierce), vers 15 h (None), au lit avant de vous endormir (Complies), toujours suivant le même principe.

Après le 150° Psaume vous continuez avec le 1, le 2, etc.

Variantes

- * le matin et le soir: vous rajouterez, si vous en ressentez le besoin, un ou plusieurs Psaumes consacrés à un point particulier à résoudre.
- * le midi, si vous êtes rattaché à un groupe ou une fraternité, vous rajoutez le Psaume 117, qui renforcera l'éggrégoire de votre communauté.

Ces précisions particulières s'écrivent sur une feuille de papier glissée dans votre Bible ou votre Psautier, signet glissé à la page du Psaume du moment, et ne nécessitent donc pas de livre indépendant.

* Vous pouvez vous composer un office avec le ou les Psaumes qui correspondent à vos soucis du moment, et les dire en lieu et place des Psaumes quotidiens. C'est ce que fit St François d'Assise.

La musique de psalmodie.

La musique donnée ici pour le Psaume 23 est extraite du *Missel noté de l'Assemblée*. Elle est valable pour la plupart des Psaumes.

Il y a un do dièse et un fa dièse à la clef. La note indiquée ici avant une syllabe est valable pour toutes les syllabes qui la suivent, jusqu'à la note suivante. Comme pour le Psautier Oecuménique, la syllabe soulignée est celle du premier changement de note après le début du vers.

1° ligne: *la* tout le vers; la dernière syllabe est sur le *si*;

2° ligne: *si* jusqu'à la syllabe soulignée qui est *la*, ainsi que les suivantes; la dernière syllabe est sur le *fa dièse*. *

3° ligne: *la dièse* tout le vers jusqu'aux trois dernières syllabes *ré-mi-fa dièse*

4° ligne: *si* jusqu'à la syllabe soulignée qui est *la*, ainsi que les suivantes; la dernière syllabe est sur le *fa dièse*.

Vous trouverez d'autres psalmodies dans le *Missel noté de l'Asse*

LE PSAUME 23 POUR TOUTES OCCASIONS

Ma traduction ci-dessous essaie de coller à l'hébreu tout en accentuant le dynamisme de la prière et en épousant la musique. L'unique but des Psaumes est de dialoguer avec le Seigneur qui est dans votre cœur, et ils n'en ont pas d'autres.

Antiennes:

- joie: rien ne nous manque avec Toi!
- remerciement: grâce et bonheur nous accompagnent!
- souffrance: Tu es avec nous, Seigneur!
- appel: conduis-nous à Ton repos!
- appel: nourris notre âme de Ta paix!

(*la*) Le Seigneur est mon ber(*si*)ger
 (*si*) rien ja(*la*)mais ne me (*la dièse*)manque! *
 (*fa dièse*) Sur des prés (*ré*)d'her (*mi*)be (*fa dièse*)verte
 (*si*) Il me (*la*)fait repo(*la dièse*)ser.

Vers des eaux de repos Il me conduit,
 Il nourrit mon âme. *
 Il me conduit par les sentiers de justice,
 pour l'honneur de son Nom.

Même si je marche à travers la vallée de l'ombre de la mort,
 je ne crains aucun mal : *
 car Tu es avec moi :

Ton bâton et Ta houlette: voilà mon réconfort.

Tu prépares devant moi une table
 sous le nez de mes ennemis, *
 Tu répands l'huile sur ma tête,
 ma coupe est débordante!

Grâce et bonheur m'accompagnent
 tous les jours de ma vie *
 et j'habiterai la maison du Seigneur,
 pour la durée de mes jours.

Georges NICOLAS
(Eques rosam serens)

PHILIPPE ENCAUSSE ET LE RITE ECOSSAIS RECTIFIE

Notre Bien Aimé et regretté Frère Philippe Encausse a laissé dans le cœur de tous ceux qui l'ont approché et connu un souvenir inoubliable.

A l'évocation de son nom, son visage s'impose à notre esprit : des yeux perçants qui vous surprenaient et vous accrochaient, empreints d'une douceur et d'une bonté vraie, une voix calme, douce, qui vous invitait à baisser le ton de la vôtre, un sourire marqué par la simplicité, accompagné de qualités de cœur innombrables et insoupçonnables que l'on découvrait au fur et à mesure des propos échangés dans une ambiance baignée de Paix et d'Amour, voilà en quelques mots la perception que j'ai ressentie lors de ma première rencontre le 26 avril 1958, boulevard du Montparnasse, avec notre Bien Aimé Frère Philippe Encausse, alors Grand Maître de l'Ordre Martiniste. C'est pourquoi je me sens dans l'obligation d'apporter ma pierre en complément à la planche de Gérard Mesnil¹ lequel n'avait sans doute pas connaissance des nombreuses et magnifiques activités de notre Bien Aimé Frère Philippe Encausse au sein de la G.:.I.:.N.:.F.:. Opéra.

Mon installation définitive dans la région parisienne, la fréquentation de Frères martinistes de haut niveau spirituel et intellectuel, tous dotés de qualités de cœur dont l'intensité me surprenait, m'ont incité à amplifier les contacts, lesquels m'ont conduit à solliciter mon admission à la R.:.I.:. La France n° 7, travaillant au Rite Ecossais Rectifié au sein de la G.:.I.:.N.:.F.:. Opéra.

Lors de ma réception le 11 mars 1963 par notre Bien Aimé et regretté Frère Irénée Séguret, j'ai retrouvé mes Frères Philippe Encausse et Robert Amb. qui se trouvaient à l'Orient. Et beaucoup d'autres Frères qui sont devenus des compagnons de route, tous des exemples de conduite à imiter.

C'est ce jour là que j'ai réalisé que je venais de vivre le début d'une grande aventure qui se poursuit toujours aujourd'hui et que l'on se sent

¹ voir "l'Initiation" numéro 2 de 1994, pages 69 et ss.

bien peu de choses et bien petit en comparaison de tous ces Frères présents, lesquels m'assuraient tous de leur fraternelle amitié.

Ce jour là, Philippe Encausse m'a demandé de ne pas oublier, et cela en toutes circonstances, que l'initiation et la révélation des enseignements de notre Rite, ainsi que la découverte de la Tradition, devaient être le point de départ de recherches et d'efforts personnels

“ Marche à ton pas et à ton rythme, me dit-il, aie la sagesse d'adapter les enseignements reçus à ta propre personnalité. Sois dur pour toi, sois à l'écoute des autres et bon en toutes circonstances. Tout ira pour le mieux. Tu verras ! ”

Il est inutile de dire que ces propos n'ont pas été oubliés et c'est toujours avec beaucoup d'émotion que je me les remémore.



Les Très Resp. Frères Jean Bricaud, Georges Lagrèze, Charles Téder avaient décidé de créer en 1913 une loge maçonnique travaillant au Rite Ecossais rectifié et ne devant accueillir que des frères martinistes.

Cette Loge a arrêté ses activités en 1917 et 1918 en raison de la période de guerre ².

C'est le 16 avril 1961 qu'eut lieu la Tenue de Consécration de la Juste et Parfaite Loge de Saint-Jean «La France n° 7», cérémonie présidée par notre Bien Aimé Frère Vincent Pla., Grand Maître de la G.:L.:N.:F.: Opéra.

La Tenue solennelle d'installation du V.:M.: élu eut lieu le 30 mai 1961. Les Frères Philippe Encausse, Robert Amb., Charles de Saint-Sav., André Gav., Pierre Fan. assistaient le nouveau V.:M.: Pierre Mar.

Au travers de documents anciens, notre Bien Aimé Frère Philippe était V.:M.: le 19 novembre 1961 et ce jusqu'au 14 janvier 1963, son successeur étant notre Bien Aimé Frère Irénée Séguret.

Des travaux tous plus brillants les uns que les autres se succédèrent, notre Bien Aimé Frère Robert Amb. traitant «La vérité sur Fulcanelli, le grand alchimiste contemporain». Thème d'étude pour 1962 : «Quelle est votre conception personnelle du Christ?»

² Je tiens à la disposition de la revue "l'Initiation" les photocopies des lettres de :
Jean Bricaud - 25/07/1917 - Eglise catholique gallicane
Georges Lagrèze - 25/12/1916 et 10/09/1917 - Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste
Charles Téder (Détré) - 09/02/1917.

La participation de notre Bien Aimé Frère Philippe ne s'est pas seulement cantonnée dans les travaux de la R.:L.: La France.

En dehors de tous les grades et offices reçus à la Grande Loge de France, les grades *verts* lui sont conférés et c'est le 10 novembre 1962 qu'eut lieu sa réception au grade de Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte au Rite Ecossais Rectifié, Préfecture de Neustrie. "Eques ab unitate" est le nom d'ordre qui lui a été imparti et qui lui sied si bien.

La finalité du grade qui inscrit en lettres d'or les mots *caritas* et *Bienfaisance* au fond des cœurs et des esprits irradie d'une façon intense la personnalité peu commune de notre Bien Aimé Frère Philippe Encausse.

Notre Frère Philippe a été au sein de la J. et P. Loge «La France» ainsi qu'à l'Ordre Intérieur l'exemple même, le *Serviteur Inconnu* (comme il aimait à le dire), le défenseur du petit et du faible. Il a su faire découvrir à ses frères le meilleur qu'ils avaient en eux-mêmes à l'état latent, afin que celui-ci soit projeté sur ceux qui se trouvaient dans le besoin, que ce dernier soit d'ordre spirituel, intellectuel ou social.

Le temps n'a pas atténué le souvenir. Le départ de Philippe ne fera pas disparaître dans nos cœurs cette petite flamme brillante et lumineuse qu'il a allumée dans l'esprit de tous les frères de la G.:L.:N.:F.: Opéra. A côté de cette flamme et dans cette flamme, notre esprit trouve la présence de Philippe incorporée à celle de tous les Maîtres Passés, lesquels nous incitent constamment à aller toujours plus loin, toujours plus haut dans les plans qui nous sont chers.

Soyons les dignes continuateurs de ceux qui nous ont précédés, et disons avec eux :

“ Non nobis. Domine non nobis sed nomini tuo da gloriam. ”

Notre frère Philippe avait été initié au grade d'Apprenti le 20 novembre 1947, passé au grade de Compagnon le 16 décembre 1948 et élevé au grade de Maître le 19 janvier 1950. Ces trois grades lui avaient été conférés par la R.:L.: La Prévoyance (G.:L.:D.:F.:, Orient de Paris). Dans un second temps et pour ce qui concerne plus particulièrement le Rite Ecossais Rectifié, il fut reçu Maître Ecossais de Saint-André le 18 février 1962, Ecuyer Novice le 28 avril 1962 et armé Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte le 10 novembre 1962.

avec la fraternelle autorisation de mon frère et ami Georges Nicolas, je voudrais à mon tour apporter mon modeste témoignage à l'épopée martiniste et rectifiée des années 60. La Providence m'a gâté qui m'a donné le bonheur de faire mes premiers pas initiatiques auprès des illustres Frères dont les noms sont évoqués dans cet article. Doté d'un appétit féroce, mon être tout entier se nourrissait de cette atmosphère fraternelle. J'étais alors bien trop jeune pour avoir eu le temps de disséquer les circonstances quelquefois déchirantes et analyser les *accouchements* difficiles qui avaient préalablement présidé à la construction de ce bel édifice que fut la G. L. N. F. Opéra. J'y goûtais seulement les ineffables joies d'écouter et d'apprendre ce que je considère encore comme étant *la substantifique moelle* des enseignements traditionnels.

Comme Georges, j'ai fréquenté le 46 boulevard du Montparnasse où régnait la *dynamique* gentillesse de Philippe qui m'avait honoré de sa confiance et de son amitié en me confiant, en dépit de ma jeunesse et de mon inexpérience, les arcanes du Martinisme. Trente ans plus tard, je ne peux passer devant cet immeuble sans que des visages et des noms affluent à ma mémoire : outre ceux cités plus haut, je pense à Robert Deparis, à Christian Ver., à Jean de Fou., à Bertrand de Mai., et tant d'autres encore que ma plume ne retrouve pas à l'instant mais que mon cœur ne saurait oublier.

Merci à Georges Nicolas d'avoir fait revivre dans ces quelques pages le souvenir toujours vivant de notre Frère Philippe Encausse.

*Yves-Fred Boisset
Eques ab uniois quæstu*

Jacqueline Encausse remercie tous ceux qui lui ont envoyé des vœux de bonheur pour 1995. En raison de sa charge de travail en ce début d'année (réabonnements), elle n'a pu répondre à chacun d'entre eux et les prie de l'en excuser.

Marcel MOLLÉ

WAGNER OU LA MAGIE DE L'OPÉRA

(2e partie)

*Premiers émois, premières féeries*¹

Après la composition de cette symphonie, Wagner éprouve le besoin d'une autre fuite. Vienne, capitale de la musique, mansarde du rude Beethoven, cité amère au divin Mozart, Vienne verra bientôt sur son pavé où se glissait encore tout à l'heure le fluet Chopin, le futur compositeur de Lohengrin.

“ Le choléra était en personne devant moi ; je le voyais, je pouvais le toucher de mes mains, il entra dans mon lit, il m'enlaça. Mes membres se glacèrent, je sentis la mort m'étreindre le cœur. Je ne sais si je dormais ou si j'étais éveillé, mais à l'aube, je m'étonnais d'être vivant. ”

Le choléra ou le diable, c'était le fameux Johann Strauss, l'auteur de tant de valses et de pots-pourris que l'on chantait d'un bout à l'autre de l'Empire. Le jeune voyageur le regardait diriger son orchestre que Strauss conduisait à l'attaque en maniant son violon comme un capitaine jette à l'ennemi ses cavaliers dans une sorte de hurlante frénésie. Johann Strauss, c'était tout Vienne et tout l'été frémissant de 1832. L'ombre de Beethoven ne gênait plus personne dans cette capitale dansante. Elle ne troublait même plus ce Wagner de dix-neuf ans, fier de ses favoris, de son chapeau haut-de-forme, de ses pantalons *casimir* et en somme ravi par les joyeuses soirées au Théâtre Ander Wien. Cela n'eut pas été complet sans quelque musique... sentimentale. Elle ne se fit pas attendre. Un mois plus tard, lorsque Richard fut arrivé chez le comte Pacht, au château de Pravonin, à quelques lieues de Prague, les deux filles naturelles de celui-ci, Jenny et Augusta Ratmann, s'occupèrent aussitôt

¹ Les intertitres sont de la rédaction de la revue.

de lui tourner la tête. Elles étaient des amies de sa sœur Otilie. S'amusant de cet amoureux novice, elles se gardèrent de le prendre au sérieux, destinées qu'elles étaient à chercher un *établissement* durable parmi la petite noblesse du voisinage. Sans doute ignorèrent-elles toujours qu'elles avaient semé dans cette terre ardente les germes de la haine et de la poésie. Lorsqu'il prit congé des deux belles jeunes filles, après six semaines de séjour, Wagner n'aurait su dire s'il était encore amoureux ou irrité.

“ Je devins dur et blessant. Je me perdis en digressions sur la Révolution française. ”

Il emballe les ébauches de ses nouveaux poèmes et ses manuscrits de musique. Il fait ses adieux aux étoiles qui piquent le toit du château, aux vieux arbres du parc, à ces aristocrates aimables et corrompus. Puis, il s'installe à Prague, apprend à y devenir souple et rusé, et parvient, grâce à cela, à faire jouer sa symphonie en ut majeur. Mais surtout, il compose d'arrache-pied son premier opéra : «Les noces».

Le poème des "Noces" achevé et sa musique en bon train, Richard envoie le tout à sa sœur Rosalie, l'aînée de la famille, celle qu'il respecte et chérit maintenant le plus pour l'avoir entendue un soir pleurer sur sa jeunesse manquée. Larmes secrètes, surprises par hasard. Elles ont creusé, dans la mémoire de Wagner un chemin où la pudeur, l'effroi, l'enthousiasme se mêlent en une émotion quasi-mystique. C'est à elle qu'il dédicé aujourd'hui ses efforts. C'est pour elle qu'il veut se relever de son passé futile. Aussi, quand Rosalie retourne à son frère les "Noces" et la partition en déclarant ne pouvoir s'intéresser à cet ouvrage lugubre, sa décision est-elle prompte. Il déchire le manuscrit sans tristesse.

Après cette destruction courageuse, Wagner sent monter en lui un bouillonnement de musiques personnelles. Les idées surgissent : les thèmes, les ensembles et, bientôt, le malaise de la création saisit une nouvelle fois cet adolescent fiévreux. Il a trouvé dans un conte de Gozzi : «La donna serpente» le sujet dont il a besoin parce qu'il stimule son goût pour le pittoresque et le sens du symbole. Aussitôt, il l'arrange à sa façon, la repétrit, rebaptise ses personnages de noms ossianiques² et construit son poème «Les fées».

“ Mon héros était le prince Arindal. Il était aimé de la fée Ada qui le retenait loin de ses états dans son royaume enchanté. Les fidèles sujets

² Ossian est un barde écossais légendaire qui aurait vécu au III^{ème} siècle et écrit des poèmes en gaélique et en ersé. Certains auteurs en ont fait le père éponyme des romantiques. (N. D. L. R.)

du prince vont à sa rencontre et finissent par le retrouver. Pour le décider à revenir, ils lui annoncent que son pays est tombé aux mains des ennemis. Seule la capitale résiste encore. La fée amoureuse le renvoie elle-même dans sa patrie car un arrêt du Destin la condamne à rester fée jusqu'à ce que son amant ait triomphé des épreuves qu'elle doit lui imposer. ”

Bien sûr, il ne s'agit pas d'une œuvre fondamentale mais dans ce poème trop riche, un peu confus et en partie manqué, il y a pourtant les embryons de Tannhäuser, de Lohengrin et de la Tétralogie. Les fées sont un pressentiment aussi bien en musique qu'en poésie. La confiance absolue dans l'Amour, la musique et l'amour confondus en un seul et même génie, les charmes, les philtres, les épreuves imposées aux amants, l'accession du couple élu en paradis, tout cela se retrouvera plus tard amplifié et approfondi dans ses drames.

A la fin de l'année 1833, l'œuvre est achevée. Il met le nez à sa fenêtre avec satisfaction et après avoir paraphé sa partition, il regarde tomber la neige sur les toits de Würzbourg où il s'est réfugié. Il est midi. Un carillon sonne à toute volée. Il écrit à sa sœur Rosalie et, comme un vrai dramaturge, il distribue déjà les rôles. Il voit grand, très grand. Toute une race, tout un peuple, toute une mythologie.

Le jeune poète à sa fenêtre couve cette singulière maladie des artistes qui les fait sans cesse mourir pour renaître jusqu'au jour où cette cruelle postérité fera d'eux les fils des beaux monstres qu'ils ont engendrés.

Dès son retour à Leipzig, au commencement de 1834, Richard cherche à faire accepter par le Théâtre son nouvel opéra mais il se heurte cette fois à une forte opposition. Elle vient pourtant d'un brave homme, le régisseur Hauser qui, dressé à la stricte école de Bach, reproche même à Mozart certaines de ses libertés. Comment pourrait-il goûter celles du jeune Wagner pour qui toute licence est déjà, sans qu'il l'avoue encore, la première loi de l'esthétique? Hauser refuse «Les Fées» et l'auteur, irrité mais souple, écrit pour plaider sa cause. Sans rien pressentir encore de cette carrière d'écrivain et de polémiste à laquelle l'incompréhension des intendants et des directeurs va le conduire, Wagner se justifie. On lui reproche sa tendance? C'est celle de son temps. On lui demande pourquoi il n'instrumente pas comme Haydn? Parce qu'il est Richard Wagner. Il n'a aucune connaissance des moyens orchestraux? Il méconnaît aussi les lois de l'harmonie? Rien à répondre à cela, telle est toujours la position de l'accusé en face de l'accusateur. Mais pourquoi ne pas admettre qu'il pos-

sède un cœur? Qu'on l'autorise donc à soumettre son manuscrit au chef d'orchestre. Qu'on lui accorde de *tenter Dieu*.

Et bien non. L'occasion ne lui sera pas offerte. Hauser maintient son refus et Richard se console en acceptant d'effectuer un voyage en Bohême en compagnie de son ami Théodore Apel, fils de poète et de riche bourgeois.

C'est à Tepliz qu'un beau matin de juin Richard s'assied sur l'herbe et tire de sa poche son calepin pour y noter l'esquisse d'une œuvre nouvelle «La défense d'aimer», tirée de la comédie «Une mesure pour rien», de Shakespeare.

Cependant la famille Wagner attendait avec impatience le retour de Richard et tenait en réserve une grande nouvelle. Le Théâtre de Magdebourg en représentations estivales aux bains de Lauchstaedt cherchait partout un chef d'orchestre et lui offrait la place. Wagner se rend dans cette ville mais il est fortement déçu par l'entretien qu'il a avec le directeur et le régisseur. Il a l'intention de refuser mais, par courtoisie, accepte de passer une nuit ou deux à Lauchstaedt. Au moment où il parvient à la résidence qui lui est affectée il aperçoit une jeune femme dont la tenue et la beauté diffèrent singulièrement avec ce qu'il a vu dans la matinée. C'est une actrice : la première amoureuse de la troupe du théâtre. Elle toise avec surprise ce chef à peine sorti de la *coquille* tandis qu'il admire l'aspect gracieux, plein de fraîcheur, de l'artiste, sa grande réserve de manières et l'assurance calme de ses mouvements. A l'instant même il décide d'assumer la responsabilité qu'un quart d'heure plus tôt il jugeait inacceptable.

Ainsi le sort a jeté les dés. Deux êtres viennent de se regarder qui vont, pendant toute leur vie, s'affronter, se désirer, se haïr, et dont la longue misère n'empêchera pas les tendresses violentes.

Vilhelmine Planer, dite Mina, était jolie, élégante d'allure, d'une coquetterie froide assez calculée et, bien que farouche, nullement sensuelle. Elle avait vingt-cinq ans (quatre ans de plus que Wagner). Cette différence d'âge, peu sensible chez des êtres si jeunes, devait orienter très vite ses sentiments vers une tendresse protectrice. L'apprenti chef d'orchestre fut tout de suite frappé par le côté sérieux de son caractère qui formait contraste avec la frivolité débrouillée du reste de la troupe. Lorsqu'elle quitta Lauchstaedt pour Rudolstadt au bras du gentilhomme qu'on lui prêtait comme amant ou comme fiancé, Richard

pensa en mourir de rage. Ils se retrouvèrent heureusement à Magdebourg où la compagnie prit ses quartiers d'hiver.

Premiers succès, premiers tourments

La ville plut à Richard. Soixante mille habitants, un petit air de capitale, un théâtre en réorganisation, un personnel nombreux dont les femmes s'intéressèrent bientôt à ce jeune chef de musique excentrique et célibataire. A peine arrivé, il écrivit à Théodore Apel : "Fais moi un sermon. Je le mérite, mais dis moi : te serait-il possible de refaire de moi un homme? Avance moi deux cents thalers."

L'argent étant venu, Wagner improvise un réveillon qu'il donne chez lui le 31 décembre. L'élite de la troupe est invitée, acteurs, actrices, femmes, maris, amants et... Mina, toujours convenable et toujours soignée. Dans l'atmosphère que Richard a su créer les couples bientôt se forment et s'isolent si bien que même mademoiselle Planer cède à l'ambiance générale et, sans plus s'effaroucher, répond enfin aux avances de son amphitryon.

Cet échange devient un pacte, une prise de possession, tout un avenir conjugal. Ce que l'homme désire à peine, la femme déjà le soupèse et l'organise. Où il rêve de ses plaisirs, elle aménage son foyer.

Il se replonge dans sa «Défense d'aimer» ainsi que dans un autre manuscrit «Christophe Colomb» sur lequel il brode une forte Ouverture et quelques musiques de scène. On joue la pièce, le succès en est évident et l'Ouverture redemandée. Il trouve également l'occasion de se perfectionner comme chef d'orchestre. C'est une école pratique de premier ordre puisqu'il doit tout inventer par lui-même, tout diriger, former les chœurs, imposer ses conceptions, se découvrir un style. C'est ainsi qu'il a l'occasion de donner un concert avec la cantatrice Schroeder de Vrient, modèle de toute grâce et de toute perfection, venue donner quatre représentations à Magdebourg et que son petit admirateur de Leipzig a l'honneur, cette fois-ci, d'accompagner, mêlant son chant à celui de tous les instruments dont il est le maître et l'enchanteur.

Il la persuade de donner un concert à son bénéfice personnel. Cela devrait le soulager de toutes ses dettes. Hélas ! la salle ne se trouve qu'à demi remplie et à l'audition de son Ouverture, ce public clairsemé

s'enfuit épouvanté. Wagner demeure face à face avec ses créanciers et penché sur le déficit considérable de sa première campagne lyrique.

A Leipzig, on attendait le jeune homme avec un peu d'inquiétude. Il avoua tout, même ses dettes croissantes envers Théodore Apel. Même la place de chef d'orchestre semblait perdue. Le seul avoir de Richard était sa partition de «La défense d'aimer» et son chien, un caniche brun qui le suivait depuis Magdebourg, le premier chien de Wagner, la première de ces âmes silencieuses qui s'attachent aux hommes sans jamais leur demander compte de rien.

Au Gewandhaus, cette saison-là, débutait un chef d'orchestre de vingt-six ans, élégant, fortuné, d'apparence fragile, mais étonnamment sûr de lui et qui, depuis son arrivée, avait bouleversé les méthodes de cette ancienne institution. Chef d'une virtuosité prodigieuse, il avait, en peu de temps, rajeuni ses cadres, renouvelé ses programmes, exigé de tous ses musiciens un travail précis et consciencieux. Aussi, le public lui vouait-il déjà un véritable culte. Ce chef, pâle et charmant, compositeur de mérite et qu'on savait, malgré sa jeunesse, avoir été lié d'amitié avec Goethe, s'appelait Félix Mendelssohn-Bartoldy. Wagner alla l'entendre et fut transporté de plaisir par la perfection du nouvel ensemble orchestral. Il remit à ce brillant collègue sa symphonie en ut majeur en le priant de la conserver dans ses cartons. Mendelssohn l'y conserva si bien, en effet, qu'elle... n'en sortit jamais.

Pour ce qui est du Théâtre de Magdebourg, celui-ci, dont la faillite semblait consommée, comptait rouvrir ses portes en septembre et son directeur s'en remit à Wagner pour engager les solistes nécessaires. Richard partit donc en tournée d'impresario.

C'est ainsi que voyageant entre Teplitz, Prague, Nuremberg, Karlsbad, Francfort, à la recherche de ses futurs chanteurs, il prit conscience de lui-même. A Francfort, un soir du mois d'août, écroulé dans sa chambre d'hôtel, il écrivit à Théodore Apel et lui narra ses tristesses. Il avait revu à Prague, Jenny et Augusta Raymann devenues les maîtresses de deux aristocrates. Quant à la jolie Frédérique Galvani qui fut son amie à Würzburg, elle n'était plus maintenant que l'épouse d'un rustre. Ces souvenirs constituaient pourtant la seule poésie de son adolescence. Déjà elle se transformait en une prose épaisse et une glaçante réalité. Et le vrai nom de cette réalité, apparue sous son déguisement comme un squelette sous les grâces de la chair, c'est l'argent.

Enfin, Wagner rejoignit Magdebourg ayant engagé quelques artistes et dépensé le peu de liquidités dont il était muni. Mais Magdebourg, c'était son pupitre de chef d'orchestre et Mina Planer : la musique et l'amour. Il n'en demandait pas davantage. Cependant, Mina était partie pour Berlin où l'appelait un engagement au théâtre Kenigstaedt. Richard en devint comme fou. La douleur et la crainte emportèrent les dernières résistances de la raison et tout ce que n'avait pas pu la présence de sa maîtresse, son absence l'obtint. Il écrivit à Mina des lettres délirantes, offrit de l'épouser et déclara que son refus le jetterait bientôt entre les bras du diable. Elle revint. Richard loua une voiture pour aller à sa rencontre et, pleurant de joie, ramena triomphalement dans son logis la dispensatrice de ses souffrances et de ses voluptés.

Pourtant, le jour du mariage ne se levait pas. D'abord parce que l'argent manquait toujours et il en fallait un minimum pour se mettre en ménage. Ensuite, parce que les dettes s'amoncelaient et que les créanciers redevenaient menaçants. Enfin parce que Wagner s'était mis en tête de faire représenter sa «Défense d'aimer» dont le succès, d'avance escompté, le remettrait sûrement à flot, au moral comme au matériel.

La saison s'avance. La direction paye mal et avec de longs retards. Un jour, solistes et choristes annoncent que, devant cet état de choses, ils vont chercher des engagements ailleurs. Alors, sentant qu'il risque d'échouer en vue du port, Wagner imagine d'organiser pour la clôture une représentation extraordinaire de «La défense d'aimer» au bénéfice de la troupe. C'est le seul moyen de la retenir encore. Il achève son travail dans l'écoeurement et l'exaltation. L'écoeurement lui vient des *vicilleries* qu'il est obligé de donner pour complaire à l'administration, l'exaltation, de la situation inhumaine qui le presse et le rejette des bras froids de Mina aux crialleries des artistes.

On entre dans la semaine de Pâques lorsqu'un incident nouveau surgit. Le censeur intervient à cause du titre de la pièce qui l'a frappé comme n'étant pas convenable. Wagner se défend, se retranche derrière Shakespeare et le magistrat veut bien accepter pour finir qu'on affiche l'ouvrage sous un titre différent : «La novice de Palerme». C'est dans ce grand désordre que le rideau se lève, le 29 mars 1836, au Théâtre de Magdebourg sur le premier opéra de Richard Wagner officiellement présenté.

Un échec était à prévoir. Il se produisit. Le ténor Freimuller qui n'avait aucune mémoire tenta de compenser ses insuffisances en chargeant le rôle de Lucio de quelques drôleries qui restèrent sans effet.

Parmi les chanteuses, madame Pollert fut applaudie mais sans conviction car personne ne comprit rien à l'argument déjà compliqué de Shakespeare et que Wagner avait rendu plus obscur encore en faisant osciller l'intérêt de la novice audacieuse au gouverneur félon. Il n'y eut donc ni enthousiasme, ni protestations, mais une tiède cordialité.

Dix jours après ce *four*, Otilie, la sœur cadette de Richard, se mariait à Dresde avec le docteur Hermann Brochhaus, philologue et indianiste savant. Wagner n'assista pas à la noce. Trop fier pour convenir de sa défaite, trop orgueilleux pour se retrouver de sang froid devant ce grand bourgeois qui organisait le confort de sa famille. Il était d'ailleurs sans un sou pour entreprendre le voyage. Ses créanciers déposèrent leurs plaintes en justice et, chaque fois qu'il rentrait dans son petit logement, il trouvait un exploit d'huissier épinglé à sa porte.

Errant à la recherche de n'importe quelle besogne, Wagner débarque à Berlin et s'installe à l'hôtel Kronprinz. S'il doit bientôt tâter de la prison pour dettes, que ce ne soit pas sans avoir un peu joui de son insouciance dans une ville qui le comprend. A Berlin, cette "capitale de l'intelligence" selon ses dires, il fait la connaissance de monsieur Cerf, l'étrange directeur du Théâtre Koenigstraedt que tout le monde appelle monsieur le conseiller de commission, dont les affaires sont prospères, l'inculture notoire et l'incompétence magnifique. Cet exploitateur adroit fait croire au jeune auteur qu'il le choisira prochainement comme chef d'orchestre pour sa nouvelle saison et qu'il montera aussitôt sa «Défense d'aimer». Tous cela devait bien vite s'avérer n'être que fumée.

En attendant, il faut vivre. Il ne gagne plus un sou et le seul argent dont il dispose est celui que lui envoie Mina. D'où le tire-t-elle? Des soupçons l'effleurent à cause d'un certain Schwabe, commerçant aisé d'origine juive, qu'il retrouve à Berlin après l'avoir quitté à Magdebourg. Or, ce Schwabe admirait beaucoup Mina. Trop, sans doute. Comme toujours, ces soupçons aiguissent soudain la passion en ranimant la flamme vacillante. Il faut à tout prix savoir. C'est lorsqu'il découvre les lettres que Schwabe a écrites à Mina et qu'il apprend ainsi leurs amours dont les détails le stupéfient, qu'il découvre également que Mina, séduite à dix-sept ans par un hobereau, a une fille naturelle.

Dès les premières explications, ils purent l'un et l'autre mesurer la distance qui les séparait et plus cette distance paraissait redoutable, plus celui des deux qui dominait l'autre par l'intelligence s'entêta à se justifier, non envers elle, mais envers lui-même et son cœur désabusé. A tant de tracas, d'incompatibilités, de trahisons entr'aperçues, il n'était qu'une ré-

ponse : le mariage. Ce pas décisif mettrait fin au doute et lui offrirait à savourer en outre le luxe de la générosité. Wagner le franchit les yeux fermés.

La noce fut fixée au 24 novembre de cette même année 1836. Ni madame Geyer, ni les parents de Mina n'assistèrent à la cérémonie mais ceux-ci envoyèrent leur bénédiction nuptiale à leur futur gendre. Le pasteur fit une allocution à laquelle Richard ne comprit rien :

“ Pour nous préparer au temps des épreuves, l'Écclésiastique nous conseilla de nous adresser à un ami que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. ”

L'ayant interrogé à ce propos, le pasteur déclara alors, en accentuant ses paroles d'un ton de réprimande, que "cet ami inconnu se nommait Jésus."

Dès le lendemain, Richard dut se rendre au tribunal pour se défendre contre ses créanciers de Magdebourg. La veille, à la mairie, il s'était vicilli d'un an afin de pouvoir se dire majeur³. A présent, devant le tribunal, il se rajeunit d'autant pour rester mineur et gagner du temps. Ainsi sa vie nouvelle démarrait tout de suite sur de petits mensonges.

De sa *Sibérie prussienne*, de ce pays si froid, l'imagination de Wagner commence bientôt à s'évader vers les contrées chaleureuses où l'artiste se figure qu'il est attendu et qu'il sera fêté.

Il avait écrit à Scribe, prince incontesté des théâtres de Paris, pour le prier d'établir un livret d'opéra dont il composerait la musique. Et bien qu'il n'eût reçu depuis six mois aucune réponse, il récrivit sa «Défense d'aimer» pour offrir au librettiste la possibilité de l'adapter à la scène française. C'était naïf, mais l'on sait qu'à Paris tout est possible, même l'improbable. Scribe répondit un peu plus tard par une lettre courtoise et offrit ses services. Mais ce projet qui attachait Wagner à Paris de manière plus vive n'eut pas de suite immédiate parce qu'un événement imprévu vint, une fois encore, bouleverser sa vie sentimentale. Presque jour pour jour, six mois après son mariage, le soir du 31 mai 1837, en rentrant chez lui, Richard trouva son logement déserté. Mina était partie avec sa fille, la petite Nathalie, emportant ses pauvres hardes de théâtre et sans laisser un mot d'explication. Était-ce une fugue amoureuse? Un certain commerçant du nom de Dietrich avait succédé à Schwabe et il était probable que cet homme qui s'intitulait *protecteur des arts* proté-

³ selon la loi prussienne, l'homme n'atteignait sa majorité qu'à l'âge de vingt-quatre ans.

geait surtout... l'actrice. Ou bien était-ce la crainte de la misère qui avait poussé Mina? Ou peut-être la peur des scènes de jalousie?

Wagner se met donc aussitôt à la recherche de sa femme, traverse Berlin où il a la chance de s'assurer, par l'entremise d'un ami, le poste de chef d'orchestre à Riga, puis, tout en reprenant ses recherches, il adresse au tribunal de Königsberg une demande en divorce. Ce n'est pas l'épouse qu'il faut retrouver, mais la maîtresse qu'il faut reconquérir. Et, lorsqu'enfin, il la rejoint dans la maison de son père, à Dresde, sa colère tombe pour faire place à la détente nerveuse d'une réconciliation. On se met ensuite à lire en commun, à écrire, à préparer l'hiver musical à Riga où le traitement du chef d'orchestre devrait suffire à l'entretien du ménage et permettre à la jeune femme de renoncer aux planches.

C'était une nouvelle faute. Mina aimait son métier, y réussissait assez bien et peut-être pardonnait-elle plus volontiers au mari ses brutalités jalouses qu'à l'artiste son manque de foi dans son talent de comédienne. Mais elle se tut. Il passait son temps à lire le «Rienzi» de lord Lytton, grand roman historique qui le remplissait d'idées et de tableaux scéniques. Elle le laissa à sa nouvelle manie. Puis elle entreprit un voyage avec la famille d'une de ses amies d'enfance. Des jours passèrent encore. Wagner commençait à s'inquiéter lorsque la sœur aînée de Mina parut chez lui et demanda à son beau-frère l'autorisation maritale nécessaire à l'obtention d'un passeport. Une lettre d'un certain Moeller, de Königsberg, vint, en même temps, expliquer les choses. Elle annonçait que le fameux Dietrich était parti pour Dresde et y avait rejoint Mina dans un hôtel.

Wagner se rendit à l'adresse qu'on lui indiquait. Les renseignements étaient exacts et sa femme disparue une nouvelle fois. "Douleur immense, écrira-t-il plus tard, et qui devait empoisonner toute ma vie." Wagner apprit ainsi qu'une femme peut préférer aux souffrances de l'amour, aux tourments d'un jaloux, aux misères fraternellement partagées, le repos du plaisir médiocre et les facilités d'une bourse bien garnie. Il pleura des larmes rares. Il sut ce qui lui restait dans le corps de désir pour cette épouse qui n'avait pas su honorer dans son mari le visage encore voilé du génie. A partir de ce jour, ce qui subsista dans l'âme de Wagner pour Mina Planer ne fut plus que de la pitié. Maintenant, il se sait fort, débarrassé, allégé. Il ne trébuchera plus jamais sur cette *Madeleine* repentie. Il est guéri de cet amour. Il le secoue de son cœur durci.

Premiers déboires, premiers espoirs

L a fin de l'été avait été bienfaisante dans la compagnie du jeune ménage Hermann Brockhaus et de sa sœur Ottilie auprès desquels il s'était réfugié et, dans la seconde moitié d'août, il se mit en route pour Riga où l'appelait son engagement. Le voyage assez long et pénible se termina dans l'étonnement causé à l'étranger qu'il était par la vie grouillante et débraillée de ce port russe. Heureusement, l'on y entend parler l'allemand un peu partout. L'accueil du Directeur du Théâtre, Holtei, est assez encourageant.

Une surprise fut d'y rencontrer Henri Dorn, l'ancien chef d'orchestre de Leipzig, le même qui avait conduit autrefois l'Ouverture nouvelle du jeune Richard dont l'accompagnement de grosse caisse avait amusé l'auditoire. Dorn assure alors, à Riga, les fonctions de directeur municipal de la musique pour les églises et les écoles.

Wagner se met à «Rienzi», éprouvant dès qu'il se trouve seul devant son papier cette satisfaction profonde que donne la libre expression de ses idées. Plus tout ce qui l'entoure lui apparaît mesquin, plus il donne libre cours au grandiose des ses conceptions. Plus Holtei veut le plier aux gentillesse de la mode, plus le compositeur se livre à son démon, s'éploie, gagne en force et en étendue.

Le public est content de lui. D'abord réservé, méfiant, il se rallie déjà à ce jeune chef fougueux. Le théâtre fait recette. Il est vaste, inélégant, mais il présente trois particularités qui frappent l'imagination de Wagner : le parterre est disposé en gradins, la salle est sombre, enfin, l'orchestre s'y trouve logé dans une fosse, détails dont il ne saisit pas d'emblée l'importance mais qui devaient, beaucoup plus tard, remonter à sa mémoire et déterminer sa réforme complète de l'architecture théâtrale.

Comme une première chanteuse manque au personnel, Wagner a l'idée de s'adresser à sa belle-sœur Amélie. Elle répond aussitôt de Dresde pour accepter et annonce en même temps le retour de Mina sous le toit paternel. Cette nouvelle laisse Wagner insensible. Il a introduit sa demande en divorce. Il sait que sa femme s'est longuement affichée à Hambourg dans la compagnie de Dietrich. Il ne veut point se réconcilier. Alors, Mina prend elle-même la plume et, dans une lettre vraiment touchante, elle avoue franchement son infidélité. Abandonnée par son amant dans un état de souffrances morales et physiques pitoyables, elle supplie l'homme qu'elle n'a pas su comprendre et qui, malgré son art de tourmenteur, reste le maître de sa vie.

Les deux sœurs arrivent ensemble à Riga et la réconciliation a lieu sans difficultés et sans reproches. Au surplus, Wagner a hâte d'être installé chez lui et de retrouver le calme. Ils emménagent au premier étage d'une maison du faubourg de Saint-Petersbourg. Ce modeste logis verra la naissance de «Rienzi». C'est là aussi que, pendant les deux hivers 1837/1838 et 1838/1839, Wagner prépara toutes les représentations lyriques du théâtre. Il est plein de force, de sève, quoique toujours replié sur lui-même, mais cette solitude qu'il hait, comme les déceptions qui le guettent, sont les sûres gardiennes de son génie. Certes, il n'a pas encore acquis la grande notoriété, mais il est déjà dur, exigeant, égoïste avec impudeur et autorité. Il fait sourire les uns, il effraie les autres. On le trouve génial et insupportable mais personne ne sait qu'il ne mange pas à sa faim et que, malgré l'épuisant labeur de répétition des chœurs, de mise en scène et d'orchestre, cet halluciné passe des nuits à composer un opéra destiné à *tuer* l'ancien répertoire. Le 6 février 1839, le premier acte de «Rienzi» est achevé et, quelques mois après, le second l'est à son tour. Il ne se doute même pas que ceux-là mêmes qui utilisent ses forces et son talent cherchent à le perdre.

En effet, Dorn et Holtei machinent secrètement. Dorn, pour la raison simple qu'il brigue sa place, Holtei parce que Wagner le gêne. Or, un beau matin, on apprend que Holtei a brusquement quitté Riga afin d'éviter un scandale de mœurs, mais qu'avant de partir, il a par contrat légué sa succession à l'acteur Hoffmann et désigné Horn comme nouveau chef d'orchestre.

Cette double trahison jette d'abord Wagner hors de lui. Le voilà de nouveau à la rue, privé de son gagne-pain médiocre. Mais, au fait, est-ce réellement une déception? Ne serait-ce pas, au contraire, une intervention des dieux qui veulent l'arracher à l'ennui d'une ville de province? Il songe tout à coup à Paris, ce centre culturel où doit éclater son «Rienzi». Il écrit à Scribe en lui adressant une copie nouvelle de sa «Défense d'aimer», par l'entremise de sa sœur cadette Cécile, fiancée à Edouard Avenarius qui dirige à Paris la succursale de la maison d'édition Brockhaus. Il a écrit aussi à Meyerbeer. Tout cela ne constitue-t-il pas déjà des liens intellectuels? Partir ! Il le faut ! Abandonner ce Riga sans avenir pour aborder enfin la plus grande scène du monde. Lorsqu'il a entre les mains la réponse positive de Scribe, il décide de s'embarquer pour la France dans les quatre semaines à venir.

Après avoir vendu leurs meubles pour payer leur voyage, Mina et Richard quittent donc Riga comme ils ont jadis quitté Königsberg, sans

regret, détachés de ce passé qui ne leur a fourni ni argent, ni véritable paix du cœur, n'ayant pour tout bagage que «La défense d'aimer» et «Rienzi».

Le passage de la frontière russo-prussienne n'est pas tout à fait aussi simple qu'ils l'avaient imaginé. D'abord, il faut attendre, dans une sorte de bouge à contrebandiers, que le soleil se couche puis se glisser, par des sentiers, jusqu'au fossé qui longe la frontière, avant de s'embarquer à bord d'un vieux voilier *Le Thétys* dont le vieux capitaine accepte de les transporter jusqu'à Londres.

Il faut une semaine pour atteindre Elseneur, le vieux donjon au toit de cuivre vert avec sa terrasse balayée par le vent où Hamlet, après la visite du spectre de son père, s'écria : "Il y a plus de choses dans le ciel et sur la mer, Horatio, que n'en rêve votre philosophie." Ainsi, le poète s'obstine à reparaître sur la route où vogue le musicien.

C'est aussi au cours de ce voyage que Wagner concevra son célèbre «Vaisseau fantôme». Mais ceci est déjà une autre histoire...

La nouvelle librairie ésotérique de Paris
51, boulevard des Batignolles
75008 PARIS
(Métro : Villiers ou Rome)

vous réserve un grand choix d'ouvrages
(Tous les aspects de la Tradition)
et le meilleur accueil

Ouverte du lundi au samedi de 10h. à 19h.

FIDES

VAGABONDAGES - 9

Extrait de «La remise des péchés» de TISHBI

Rabbi Aïoché ouvrit l'entretien et dit :

“ Je dirai ce que j'ai dit avec la Sainte Tora. Autrement dit, je vous confirme, sur la Tora, ce que j'ai dit. ”

Un jour, nous marchions dans la vallée de l'OHO (Vallée de la Force) et nous bavardions tout ce jour. A cause de la Force du Soleil (=matérialisation de la Puissance), nous nous mîmes près d'un rocher, dans un trou. Je demandai :

“ Est-ce à cause de la faute des contemporains que les Justes sont molestés? Est-ce parce qu'ils ne réprimant pas ce monde par leurs actions? ”

Le maître répondit :

“ Oui, les Justes sont tabassés (sic) pour les fautes des contemporains pécheurs, mais depuis longtemps ces paroles ne sont plus expliquées. Au moment où les Justes sont saisis par les fléaux, les maladies, c'est afin d'expier pour cette génération malheureuse. ”

Je repris la parole et demandai :

“ Et si c'était parce qu'il n'y a plus de jardin d'Eden pour protéger ce monde que les Justes sont molestés? ”

Le Maître répondit :

“ Il n'y a plus de jardin d'Eden pour protéger les Justes pour la projection de la Révélation. ”

Je demandai :

“ Mais les Justes molestés seront-ils abaissés et les pécheurs malheureux (conscients, récidivistes) magnifiés? ”

Le Maître reprit la parole et dit :

“ Dans ce monde, oui, mais le S.B.S.I.L. (le Saint, béni soit-il - Dieu) prend les bonnes actions des Justes et leur en fait un vêtement léger pour le monde à venir (Halam Ha Mazé). (Ce vêtement couvre l'âme du Juste pour ses péchés). Et si un pécheur fait une bonne action, elle n'est pas jetée aux abîmes avec le pécheur malheureux. Non. Le S.B.S.I.L. prend cette bonne action et l'ajoute au vêtement de l'âme du Juste qui serait trop ténu. Il n'y a pas d'apaisement en ce monde pour l'emprise du Diable. Mais quand un Juste est frappé, c'est injuste, mais c'est tant pis pour lui (en ce Monde), le Diable en jouit (en tire sa joie) et laisse le reste du Monde en Paix ! ”

Je demandai :

“ Mais dans le Monde à venir? ”

Le Maître répondit :

“ Dans le Monde à venir, le Monde du Diable est l'empire du Néant, des Abîmes. Pour le Juste, injustement frappé en ce Monde, le Monde à venir est le Monde de la Régénération. Quand tout meurt, tout est guéri. ”

Nous nous sommes levés et nous sommes partis, mais le Soleil était toujours puissant et nous gênait, alors nous vîmes des arbres dans le désert et de l'eau coulait en sous-sol et nous nous sommes tous deux endormis dans l'ombre en pensant : « Donc, jamais un bienfait n'est perdu dans l'Abîme de Mort. »

Conclusion personnelle : « Un bienfait n'est jamais perdu, les textes anciens le disent. Alors? Notre bon Monsieur de La Fontaine? Kabbaliste? »

J'ai dit.

S O U V E N I R ...

*Dans le cadre de cette rubrique «Souvenir...»,
nous proposons aujourd'hui
des extraits d'un texte curieux publié
dans le numéro de la revue daté de mars 1895.
Comme c'est la coutume, les allégations
exposées dans cet article n'engagent
que leur auteur (même à titre posthume)
et quelle que soit la forme sous laquelle
il ait pu se réincarner.
Notons au passage que cette étude avait obtenu
le prix de «l'Initiation» décerné par les lecteurs.*

METEMPSYCOSE

par Guymiot

O n sait que la métempsychose est la croyance qu'après sa mort l'homme va continuer à vivre dans le corps d'un animal et comme animal. En certaines contrées de l'Orient, cette croyance est, dit-on, si enracinée que les naturels ne se croient pas le droit de tuer les animaux féroces par crainte de faire du mal à leurs parents défunts qui peuvent être devenus des animaux.

Nous autres Européens, nous trouvons que cette croyance est le comble de l'absurdité ; cependant, absurde ou non, elle existe et a des conditions déterminantes ; c'est un fait digne de considération et de réflexion au même titre que n'importe quel autre fait à propos duquel l'intellect humain daigne se livrer à des cogitations.

Avoir six pieds et des ailes, n'est-ce pas posséder des facultés physiques supérieures à celles de l'homme ?

Nombre d'insectes sont dans ce cas.

Pour la rapidité de la course, l'homme ne peut lutter ni contre le cheval ni contre le chien ; pour la force physique ni contre le bœuf ni contre l'éléphant. En parcourant la série animale, on pourrait ainsi établir toutes sortes d'infériorités physiques de l'homme à l'égard des animaux.

Pourtant l'homme se croit et se sent supérieur en quelque chose à tous les animaux. Ce qui le rend leur supérieur, c'est son intelligence, sa compréhension plus développée que la leur ; cette compréhension le rend apte à modifier son milieu pour l'approprier à ses besoins, ce que les animaux savent à peine faire dans d'étroites limites.

Seulement, l'homme ne sait pas pourquoi il possède cette supériorité, et, s'il examine sans parti pris, il est incapable de trouver en sa forme, en son corps, une raison déterminante du plus grand développement de l'intelligence en lui. Les physiologistes ont bien constaté que proportionnellement à son corps le cerveau de l'homme est le plus considérable de tous les cerveaux du règne animal et ils ont considéré ce fait comme déterminatif de la supériorité intellectuelle de l'humanité.

Ils peuvent avoir raison. Seulement ils n'ont pas fait attention à une conséquence logique de cette opinion, c'est que si une espèce animale, cheval, chien, bœuf, âne, éléphant, tigre, lion, renard, loup, etc., arrivait à posséder un cerveau proportionnellement aussi développé que celui de l'homme, cette espèce animale deviendrait l'égale de l'humanité en intelligence et si ce cerveau venait à primer celui de l'homme en développement, l'espèce animale deviendrait supérieure à l'humanité.

La supériorité de l'homme serait donc une simple question de développement d'organe. Pas d'effet sans cause ; quelle que soit la cause de ce fait, on peut affirmer qu'elle est contenue dans l'ensemble des conditions de la vie terrestre. Nous devons donc admettre que la Terre est la planète sur laquelle l'organisme humain acquiert la priorité sur tous les autres organismes animaux.

Avec l'intelligence qu'il possède, l'homme a compris qu'il y avait d'autres mondes que le sien. Il ne sait rien sur ces mondes ou à peu près, mais il comprend qu'ils doivent exister et, par suite de la bonne opinion qu'il a de lui-même, il suppose que, dans ces autres mondes, l'être supérieur aux animaux est de même espèce que lui, est un homme aussi.

C'est là une supposition purement gratuite, car l'homme est incapable de trouver une seule raison légitimant la subordination dans la-

quelle se trouvent à son égard les autres espèces peuplant la terre conjointement avec lui.

Le plus grand développement du cerveau humain déterminant la supériorité de l'homme est un fait terrestre ; mais ce fait existe-t-il aussi dans les autres planètes ?

Si la vie sur les autres planètes n'était pas ordonnée autrement que sur la Terre, il n'y aurait aucun motif pour que ces planètes se trouvaient dans des conditions différentes de celles de l'astre que nous habitons. Du fait de la différence de ces conditions, nous pouvons induire que la vie sur les autres planètes se manifeste autrement que sur la Terre, que les êtres n'y sont pas arrangés dans le même ordre.

L'homme a le sentiment de la justice ; s'il examine la vie des animaux à la lumière de ce sentiment, il est forcé de penser que la nature est profondément injuste à leur égard.

Si nous admettons la doctrine de *Karma* proclamant que les conditions de chaque existence humaine sont déterminées par les existences antérieures, comme cette doctrine est un aspect de la *loi de causalité*, celui par lequel on l'applique à la destinée humaine, il n'est pas nécessaire d'être un bien rigide logicien pour conclure que le sort des animaux est déterminé de la même façon, qu'ils subissent dans l'existence présente les conditions de leur conduite dans des existences antérieures, qu'ils *expient*, comme disent les religions.

Nous pouvons en effet remarquer que le sort des individualités animales n'est pas moins diversifié que celui des humains ; les uns sont heureux, ont de la chance, du bonheur, les autres n'ont en partage que la misère et les coups.

Ce serait une criante injustice s'ils n'étaient pas responsables de cette destinée, si elle leur était infligée par les caprices d'un créateur quelconque.

D'un autre côté, pour peu que nous sachions nous dégager de l'illusion homocentrique, il nous est facile de constater que la Nature ne prend pas plus de soin de l'homme que des autres animaux ; qu'elle n'a aucune préférence pour lui ; qu'à ses yeux l'espèce humaine n'a pas plus d'importance que les espèces animales.

Que pouvons-nous induire de ces considérations ?

D'abord que tous les êtres vivants sont égaux devant la Nature ; ensuite, que la Terre, ensemble de conditions vitales, contient celles de ces conditions qui déterminent la supériorité humaine et, enfin que, logiquement, il doit y avoir d'autres planètes contenant les conditions déterminant la supériorité des autres espèces animales.

La Nature est assez vaste pour contenir de telles planètes dans son sein, et la Justice demande leur existence.

Il n'est donc pas absurde de supposer, aux yeux de celui qui a su se dégager de l'erreur homocentrique, que sur d'autres planètes l'être supérieur est une des espèces animales de notre terre ; que celle-ci est simplement le lieu du monde où l'homme a la priorité ; mais que cette priorité appartient ailleurs à ceux que le Bouddhisme appelle nos *frères inférieurs*.

La doctrine de la métempsycose est sous-jacente aux religions et aux philosophies antiques de l'Orient ; elle seule explique rationnellement le désir suprême des Orientaux d'échapper à la *roue des renaissances*. Quelles raisons pourrait-on avoir de s'évader de cette roue si l'existence humaine était, comme certains penseurs l'avaient imaginé, une manière d'être se déroulant en une spirale qui nous emmène des bas-fonds de la matérialité dans les splendeurs de la spiritualité ? Nous n'aurions alors qu'à suivre le mouvement qui nous entraîne pour parvenir à l'accomplissement de notre destinée. Aucun effort ne serait utile de notre part, la spire nous emmènerait de régions en régions toujours supérieures aux précédentes.

Cette doctrine éclaire encore d'un jour tout nouveau la prescription théosophique de vaincre en soi toute l'animalité, de la faire disparaître totalement de sa nature pour parvenir à l'affranchissement, pour se soustraire à l'obligation de renaître encore et encore, et de plus la rend seule intelligible pour des Européens qui sont bien plus disposés à s'assurer des siècles et des siècles de vie humaine qu'à s'immerger dans la non-existence du Nirvâna.

Le *Kama-Rupa*, le moi égoïste, le centre animal de l'homme, n'est pas un être mortel après chaque existence terrestre, contrairement à des affirmations théosophiques accommodées au goût du jour, à l'ignorance ambiante ; il persiste à travers toutes les incarnations jusqu'à l'affranchissement définitif ; au lieu de se disloquer et de se désintégrer dans la vague autant qu'imaginaire région du *Kama Loka*, des *Limbes* ou du

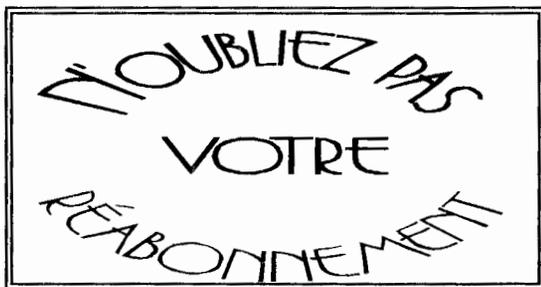
Purgatoire, il continue bien à vivre, comme le disent les révélations des spirites, non pas d'une vie supérieure, non pas d'une vie progressante en intellectualité, en compréhension consciente, mais d'une vie instinctive, purement animale, de laquelle il peut jeter vers vous ses discours d'abstractions prudhommesques.

La grande malédiction de la condition humaine est l'obligation de vivre, après chaque existence terrestre, dans les conditions animales dont nous avons tous les jours l'exemple sous les yeux.

Par la vie égoïste, nous condensons de l'intelligence en matière, nous matérialisons l'esprit, fonction indispensable à la nature ; en refusant la vie égoïste, nous remontons à l'esprit, nous nous évadons des geôles dans lesquelles la Nature impose aux êtres ses basses corvées.

Mais il faut pourtant que ces basses corvées soient accomplies pour que le monde dure comme il est : d'où suit que l'affranchissement des renaissances est une forme transcendante de l'égoïsme, puisqu'un autre devra remplacer l'évadé.

Ne concluez pas encore définitivement ; il y a beaucoup de choses que nous pouvons apprendre et qui résoudront les contradictions au milieu desquelles notre intelligence se débat avec le douloureux sentiment de son impuissance, sentiment inconnu de ceux qui suivent la vie le nez dans l'ornière tracée par les pas des générations qui nous ont devancés sur la voie douloureuse.



TÉMOIGNAGE

Nous ouvrons avec le présent numéro une nouvelle rubrique dont l'objectif est de permettre à nos lecteurs d'apporter leur témoignage à propos d'une expérience vécue ou relatée et apte à provoquer une réflexion spirituelle.

Qui d'entre nous ne s'est jamais trouvé un jour dans une situation exceptionnelle qui, eu égard à son caractère insolite, a pu conduire son acteur ou son spectateur à se poser une foule de questions dont la teneur est toujours fonction de son avancement intellectuel et spirituel? Tous les événements de notre existence doivent faire jaillir une source de réflexions car c'est à ce prix que s'enrichit notre personnalité dans tous les plans.

Parfois, il nous est arrivé aussi d'être les simples spectateurs de scènes qui nous ont semblé a priori banales, en tout cas peu dignes de retenir notre attention. Puis, le temps ayant poursuivi sa course inexorable, le souvenir de ces scènes se colore et revit, remonte des oubliettes de notre mémoire pour nous délivrer le message ou la leçon dont nous n'avions pas pressenti la portée à l'instant de leur survenance.

Pour des raisons d'éthique et pour ne pas sombrer dans l'exhibitionnisme cher à certains médias, nous avons décidé de publier ces articles sous le couvert de l'anonymat, que celui-ci ait été ou non demandé par nos correspondants.

Nous souhaitons que beaucoup d'entre vous nous adressent ces témoignages et que notre revue devienne de la sorte un carrefour où s'échangent les expériences des uns et des autres.

Pour aborder cette nouvelle rubrique, nous publions cet article envoyé par un lecteur.

La rédaction

Mon épouse, 35 ans, est psychologue psychothérapeute. Moi-même, 45 ans, je suis comptable-informaticien et poète. Nous avons eu

des difficultés pour avoir un enfant. (Enfant donc désiré depuis longtemps, installé depuis un certain temps par le verbe).

A défaut de réussir par les méthodes traditionnelles de médecine, nous nous sommes adressés au Docteur Michel LARROCHE alors homéopathe, énergéticien auriculothérapeute qui a mis au point sa propre méthode "l'analyse-réinformation cellulaire", (livre paru aux éditions Trédaniel et recensé page 41), à partir de techniques et d'une philosophie "holistique" de sources traditionnelles (médecines énergétiques chinoises et indiennes) et des découvertes en médecine énergétique du Docteur NOGIER à Lyon.

A partir du diagnostic de Michel LARROCHE, mon épouse a fait suspendre par son dentiste (énergéticien aussi) une couronne en métal (norme sécurité sociale) et fait changer ses amalgames dentaires (plombages), remplacés par des obturations de résines, car ils perturbaient son cycle ovarien. Moi-même j'ai repris un travail thérapeutique psycho-corporel (j'avais déjà auparavant effectué une tranche d'analyse et ma femme, de par sa profession, effectuée une psychanalyse régulière). Le bébé s'est annoncé comme étant une petite fille.

Durant la grossesse, nous avons effectué des exercices réguliers d'haptonomie avec une thérapeute (communication avant la naissance avec l'enfant par le toucher, la parole, le chant). Ayant eu des problèmes avec notre gynécologue classique, nous avons choisi un autre gynécologue qui pratiquait lui-même l'haptonomie, ayant travaillé avec les docteurs Catherine DOLTO-TOLITCH et Bernard THIS.

Dès la naissance à terme, nous avons été étonnés : pas de traumatisme (le bébé est arrivée en souriant, confiante et calme puis a commencé à respirer sans pleurer). Elle nous a regardé tout de suite avec curiosité et avec un petit sourire. De plus, elle portait une grosse masse de cheveux bruns drus. Elle semblait "achevée". Elle n'a jamais perdu ces cheveux, ils ont éclairci, c'est tout. A l'époque, des personnes nous ont dit qu'en ce moment certains bébés naissaient "finis" et nous ont même cité (?) une théorie, à laquelle on ne croit pas trop, autour de la réincarnation actuelle d'atlantes.

Présentement, à trois ans et 3 mois, elle s'est toujours montrée d'une grande intelligence, posant des questions adéquates et syntones¹ sur tout, d'un grand humour. Menant sa vie de petite fille avec une joie stimulante, beaucoup d'énergie, une importante soif de savoir, une autonomie remarquable et une forte créativité (capacité à jouer seule en la présence d'un adulte). Nous n'avons jamais de problèmes pour la faire garder, tout le monde la veut !

Nous ne pourrions jamais dire ce qui est intrinsèque chez elle et ce qui est dû au travail important de développement personnel que nous faisons, nous ses parents. Elle nous semble différente quoique nous soyons très gênés d'en parler car tout parent trouve son enfant merveilleux. Nous lui faisons confiance dans la limite de ses capacités potentielles, ce qui lui permet d'être encore plus autonome. La flamme qu'elle a dans le regard, son énergie, font que le marchand de primeurs lui donne souvent des fruits gratuitement. Beaucoup de gens s'ouvrent devant elle. D'autres se sentent très mal à l'aise, parfois face à elle, comme si son être les forçait à se remettre en cause malgré eux. Elle apprend très vite et retient beaucoup ce qu'elle voit, une mémoire déjà très développée et un grand esprit d'observation. Nous tâchons de lui préserver avant tout son espace de petite fille pour ne pas en faire un animal savant. Nous négocions fréquemment ce que nous faisons avec elle, en essayant de ne pas lui laisser de zone d'ombre (non-dits). Elle a ses préférences, nous les respectons mais nous ne lui passons pas ses "caprices" (elle n'en a pas beaucoup d'irréfléchis). Ce présent papier a été rédigé avec son autorisation, et nous le lui avons lu. Très rarement malade, elle est suivie, comme nous, par des méthodes médicales dites douces. Les poses corporelles qu'elle prend naturellement évoquent les danseuses tant elles sont esthétiques et harmonieuses. Dans les squares, elle s'est montrée, très tôt, particulièrement intrépide aux jeux d'enfants, physiquement en avance sur bien des petits de son âge, ce qui parfois nous a même inquiété ou nous a attiré des remarques sur notre "inconscience" à laisser une petite fille de son âge réaliser ce qu'elle faisait comme exercices.

Depuis le moment de sa naissance, je n'ai pas l'impression de l'avoir "faite", mais de vivre avec un être qui partage un bout de chemin avec nous et dont ma femme et moi nous sommes chargés de faire l'éducation, de l'amener à se débrouiller seule dans la vie : une petite compagne agréable et chaleureuse que nous remercions tous les jours de nous avoir choisis comme parents.

¹ en psychologie, se dit d'un sujet qui vibre en harmonie avec son milieu (NDLR).

AU DELA DES MOTS

1 Dis moi tes yeux ...
 Nous l'apprendrons à regarder
 La lumière, l'ombre,
 L'éblouissant le sombre,
 Les choses et les autres,
 Le leur, le nôtre...

Et au delà.

2 Dis moi ta bouche ...
 Nous l'apprendrons à goûter
 Du vélocé et du lent,
 De la durée, de l'instant,
 Du salé, du subtil,
 Du puissant, du futile...

Et au delà.

5 Dis moi tes Peurs...
 Nous l'apprendrons à reconnaître
 La Paix et la Guerre,
 Le massacre de notre Terre,
 La destruction de vieilles Cultures
 La beauté de l'oiseau dans la ramure

Et au delà.

6 Le long chemin de la Connaissance,
 Tu le parcours dès ta naissance.
 Accepte nous pour guide,
 Nous te donnerons la main.

Écrit le 17 juillet 1991,
trois jours après sa naissance.



LES LIVRES



● **MES CELLULES SE SOUVIENNENT**, par Michel LARROCHE, Ed. Trédaniel, Paris 1994. 254 pages, 150 F.

J'avais croisé le docteur Michel Larroche, l'été dernier, à l'occasion d'une émission radiophonique à laquelle nous avions été conviés l'un et l'autre pour y parler de poésie. Des amis communs¹ m'avaient laissé entendre que ce docteur était l'adepte de médecines non conformistes et qu'il préparait un ouvrage sur ses travaux en ce domaine. Cet ouvrage vient de paraître et je l'ai lu avec un grand intérêt. Je vais tenter en quelques lignes, non point de le résumer, mais d'en tirer l'esprit.

Partant de l'observation que beaucoup de personnes qui se disent malades ne sont, en vérité, que victimes de ce qu'il appelle le *mal-être*, Michel Larroche, ayant réalisé la synthèse de différentes méthodologies et s'appuyant sur les enseignements ésotériques traditionnels, plus particulièrement sur les *çakras* et sur les *sephiroth*, a dégagé une thérapie fondée sur les correspondances harmoniques qui existent entre le macrocosme (l'infiniment grand), le microcosme (l'infiniment petit) et le *mésocosme*, c'est-à-dire l'humain. Michel Larroche précise bien qu'il n'est pas un guérisseur, mais un énergéticien qui a mis au point un système *scientifique* (et non empirique) fondé sur les résonances vibratoires émises par les *çakras*, ce qui lui

permet de détecter à l'aide de filtres les déséquilibres psychosomatiques qui, justement, sont les vecteurs du *mal-être*. Ce système, il l'appelle *l'Analyse-Réinformation Cellulaire*. Il reconnaît l'apport décisif des médecines orientales dans sa formation primitivement universitaire et son grand mérite est certainement d'avoir su tirer la synthèse des deux enseignements que tant d'autres considèrent comme contradictoires. Écrit en un langage clair et imagé (ce qui évoque naturellement Papus, dont la *carrière* médicale n'est pas sans analogie avec celle de Larroche), ce livre rassemble une foule de connaissances ésotériques généralement éparses. J'en conseille vivement la lecture à tous ceux d'entre vous (et je sais que vous êtes nombreux) qui veulent mieux se connaître et mieux aider leur prochain.

Y.-F. B.

● **MYSTICISME**, par Evelyn Underhill. Diffusion rosicrucienne, 810 pages, 178 F.

C'est en 1911 que ce volumineux ouvrage parut pour la première fois aux Etats-Unis. On ne saurait le résumer en quelques lignes sans en trahir nécessairement l'esprit. Sachons que pour l'auteur, le *mysticisme* n'est pas un état, mais un devenir. A vous de découvrir le reste.

Y.-F. B.

¹ Ce sont eux qui apportent leur témoignage, page 37 et ss.

● **JOB SUR LE CHEMIN DE LA LUMIERE**, par Annick de Souzenelle. Albin Michel, 85 F.

Dans l'excellente collection «Spiritualités vivantes» des éditions Albin Michel, Annick de Souzenelle pose un nouveau regard sur les textes bibliques ; après ses livres commentant les valeurs hébraïques, elle revient à l'esprit de ses premiers écrits *Le symbolisme du corps humain* ou *La lettre chemin de vie*. Le «Livre de Job», par une sorte d'absurdité apparente, intrigue et suscite bien des interrogations. Pourquoi cet homme vertueux, dont la sagesse est manifeste, est-il tourmenté par le diable? Bien plus Dieu est consentant et son dialogue avec cet ange déchu reste des plus surprenants. Annick de Souzenelle aurait pu dire que cette complicité avait inspiré Goethe qui dans son prologue à «Faust» fait de même discuter les deux esprits qui dominent le monde ; mais Faust, savant de la démesure, n'est pas Job qui s'incline et poursuit un long chemin illogique, qui n'est, selon notre commentatrice, qu'un long chemin initiatique : il fuit les lamentations et bannit toute idée de révolte, rendant hommage à Dieu, se décantant ainsi de plus en plus pour s'élever vers la Lumière. Ce très beau texte, fort humain, met cependant en relief l'absurdité du mal, car pourquoi attaquer injustement un homme de bien? On songe aux fables grecques où l'homme reste prisonnier d'un destin qu'il ne peut comprendre et qui en réalité dépend de l'humeur momentanée de deux hommes aux singuliers pouvoirs. Espérons qu'il n'en est rien et ayons confiance dans la lecture symbolique et mythologique d'Annick de Souzenelle J.-P. B

● **L'INITIATEUR**, de Francis Ducluzeau, éditions du Rocher, 135 F.

Quel est cet "initiateur" proposé par Francis Ducluzeau? C'est Jean l'Evangéliste. Ainsi Francis Ducluzeau nous propose une nouvelle lecture de cet Evangile, la lecture faite par un homme ordinaire, vivant notre vie de chaque jour, «ni théologien, ni philosophe de métier» mais qui «est un homme en quête de vérité ou plutôt un homme que la Vérité ne cesse de *quester*, c'est-à-dire de questionner...» comme l'écrit Jean-Yves Leloup dans sa préface. D'ailleurs Jean-Yves Leloup peut se prononcer : on connaît ses travaux sur Thomas, sur Moïse, sur Grégoire de Nysse, sur Jean Chrysostome et "l'incompréhensibilité de Dieu" (ce qui peut rejoindre la pensée d'Annick de Souzenelle évoquant Job), sur sa propre évocation de l'Evangile de Jean, ouvrages parus aux éditions *Albin Michel/Cerf*. Francis Ducluzeau y discerne plus facilement la valeur initiatique, transmission d'une influence spirituelle. Il est vrai que la plupart des sociétés initiatiques se réfèrent à l'enseignement de Jean, à cet Evangile de Lumière. Ce cheminement de la pensée a été fort bien mentionné par René Guénon, cette œuvre dense à laquelle se réfère l'auteur pour interpréter une nouvelle fois un message d'amour et de compréhension. Francis Ducluzeau m'avait remis ce manuscrit et nous nous proposons de l'éditer, car le ton est libre, sans attache professionnelle; les éditions amies, le Rocher, nous devançant et nous ne pouvons que nous en réjouir. Voici un beau texte qui nous apprend aussi à nous détacher des biens terrestres, car "il

faut mourir pour renaître" et j'évoque aussi, placé à l'autre solstice, l'autre Jean, le solitaire, lui aussi l'humble initiateur, le Baptiseur qui s'incline devant celui qui devient plus grand que lui, mais qui a été la marche indispensable à cette ascension vers la Lumière, le premier échelon d'une échelle mystérieuse...

J.-P. B.

● **L'ARBRE DE VIE**, par Joachim Boaz, éditions Ediru (Mennecy).

Ce petit ouvrage de 105 pages est d'un emploi facile : ce bon résumé, facile à lire, précise bien les valeurs des séphiroth, de l'arbre de vie. Ce n'est pas précisément un traité de kabbale mais un classement simple et rigoureux qui peut aider avec efficacité, mettre en valeur des notions qui nous échappent car appartenant à une discipline qui nous est souvent étrangère. L'auteur donne aussi des définitions succinctes mais précises sur le Zohar, le Sepher Yezirah, les méthodes d'appréhension de la Kabbale. Sans doute ce petit ouvrage peut laisser sur leur faim ceux qui ont déjà établi une bonne recherche, mais il permet de reclasser quelques idées générales. La symbolique des nombres est courte mais l'auteur indique les additions et réductions théosophiques sans aborder cependant les valeurs secrètes. Ses pages sur les vibrations restent bien sommaires. On peut cependant regretter que pour chaque partie Joachim Boaz n'ait pas donné une petite bibliographie, car on aurait aimé avoir en dehors des six titres proposés (page 102) une liste d'ouvrages de valeur.

J.-P. B.

● **SYMBOLES ET SYMBOLISME DANS LA FRANC-MAÇONNE-**

RIE, par Luc Nefontaine, Université libre de Belgique, 157 F.

Dans la collection «Spiritualités et pensées libres» dirigée par Hervé Hasquin aux éditions de l'Université libre de Bruxelles, Luc Nefontaine publie ce nouvel ouvrage sur la franc-maçonnerie ; il a fait paraître aux éditions Gallinard un charmant petit ouvrage dans la collection «Découvertes» dont l'abondante iconographie est fort plaisante. Dans ce nouveau texte de 238 pages aux denses caractères le docteur en philosophie et lettres réapparaît plus nettement. Ouvrage d'un professeur son discours s'attaque au corpus symbolique en le rattachant à l'histoire de cet Ordre, méthode qui d'après lui n'aurait pas été employée par ses prédécesseurs. En réalité, le symbolisme n'est pas spécifique à la franc-maçonnerie mais bien à tout ce qui a rapport avec le sacré ; il est universel et intemporel, ce qui permet justement à la maçonnerie de se dire universelle. Aussi lorsque Luc Nefontaine parle de la "symbolisation de la construction" (page 17) et des relations entre opératifs et spéculatifs il oublie de souligner qu'autrefois le geste avait une valeur sacrée et lorsqu'il affirme que les symboles de la pierre brute et de la pierre taillée ne sont introduits qu'en 1740, c'est méconnaître les rituels compagnonniques, la tradition des vieilles loges opératives fonctionnant en France et en Allemagne bien avant 1717. Ce professeur reste trop en dehors des valeurs initiatiques créées par le geste professionnel ; quelques erreurs à signaler : Ramsay n'a pas créé "les hauts grades écossais" (page 18) qui n'apparaissent que plus tardivement. On peut trouver bien d'autres influences de la Rose+Croix sur la maçon-

nerie, plus marquantes que ce 18° degré qui en réalité ne fait guère d'emprunt à cette pensée sauf par son titre. Ainsi le dense ouvrage de Luc Nefontaine reste en général à l'extérieur des valeurs initiatiques, de la pensée des constructeurs médiévaux qui ont su transmettre les vraies orientations spirituelles.

J.-P. B.

● LES HAUTS GRADES DU RITE ECOSSAIS ET LA REGULARITE MAÇONNIQUE. Université libre de Bruxelles, 120F.

Dans la collection «Spiritualités et pensées libres» dirigée par Hervé Hasquin aux Editions de l'Université libre de Bruxelles, René Constant nous apporte ses réflexions personnelles de franc-maçon en écrivant cet ouvrage de 208 pages qui reflète une connaissance intérieure. On sait combien la franc-maçonnerie belge est divisée, les événements de la vie courante agissant sur la vie de chacun. René Constant qui a œuvré dans les principales obédiences masculines cherche à définir ce qu'est la régularité qui ne devrait être que spirituelle, reliée à la pensée traditionnelle et non pas une régularité par rapport à des dogmes établis par des hommes (77-88) ; René Constant défend son obédience mais pose cependant des questions pertinentes ; il n'hésite pas à dire ses convictions à partir des conventions conçues par une catégorie d'adeptes, sans s'interroger sur de multiples faits qui contredisent ces règles dogmatiques, alors que la franc-maçonnerie se définit comme un Ordre universel, luttant contre les injustices, désirant une pensée libre puisant sa force dans la pensée Traditionnelle, se rattachant ainsi à un

centre sacré ; on voit qu'il y a encore beaucoup à exprimer sur ce sujet mais nous avons là l'expression d'un homme sincère. Comme belge, il établit un portrait bien idéalisé de Goblet d'Alviella (1846-1925), grand maçon, sans doute mais qui a trop souvent recomposé les rituels à sa manière en ignorant quelques rituels de base. Sur «les sublimes degrés de perfection», René Constant se réfère principalement au manuscrit Francken de 1783 et suit étroitement les réflexions de Claude Guérillot qui a écrit deux ouvrages fort documentés pour les éditions Guy Trédaniel. Les annexes reproduisent notamment les pouvoirs donnés à Etienne Morin, les Grandes Constitutions de Bordeaux de 1762, celles de 1786 révisées par le Convent Universel de Lausanne (1875), des documents qu'il est bon d'avoir sous la main.

J.-P. B.

● LA LUMIERE DE L'ACACIA, DU PROFANE À LA MAÎTRISE, d'Alain Pozarnik, Editions Dervy, 149F.

Contrairement à son précédent ouvrage, Alain Pozarnik, pour les mêmes éditions, ne commente plus phrase par phrase, mais expose sa conception spirituelle de son approche initiatique. Cet ouvrage de 350 pages se présente en quatre parties, allant du profane à l'apprenti, au compagnon et au maître ; il nous dit sa foi et définit son ascèse maçonnique ; un monologue parfois émouvant, où l'apprenti peut découvrir des parties historiques, puis la valeur symbolique de quelques parties des cérémonies, mais lorsqu'il écrit, page 136, que les mots sont neutres, nous pensons que chaque lettre, comme tout symbole, a sa propre densité, son

énergie, car chacun a sa réelle sonorité, son harmonie : cette mystérieuse vibration rythme les tenues qui se déroulent dans l'égrégoire de la loge. C'est bien là le récit d'une expérience personnelle et par là même émouvante.

J.-P. B.

● GAUVAIN ET LES CHEMINS D'AVOLON, par Jean Markale, éditions Pygmalion 1994, 330 pages, 110 F.

Ce roman historique constitue la cinquième époque du «Cycle du Graal» et nous présente un des personnages essentiels de cette épopée médiévale et de la civilisation celtique: Gauvain. Ce neveu du roi Arthur auquel l'auteur reconnaît des vertus exceptionnelles de vaillance et en qui il veut voir le *chevalier courtois par excellence*, est à la recherche perpétuelle des mystères de la féminité, quête qui le conduira jusqu'au château du Graal dont il ne pourra discerner l'éblouissante lumière émanée de la coupe sacrée. Il est, en quelque manière, l'archétype de l' amoureux perpétuel, de celui-là que l'on prend volontiers pour inconstant et volage alors qu'il n'a d'autre ambition que celle de retrouver la femme idéale, *l'image transcendée de la Déesse des Commencements, à jamais jeune et belle, détentrice de toute régénérescence*. De la sorte, notre héros s'apparene bien davantage à une espèce de Don Quichotte à la recherche de sa Dulcinée qu'à un incertain Don Juan, collectionneur de conquêtes féminines. Jean Markale nous rappelle opportunément que, dans la tradition celtique, le soleil est femme. Or, c'est dans le soleil que le chevalier puisa sa force et son invincibilité, d'où l'on peut déduire que c'est de la

femme que l'homme reçoit ses qualités, ce qui dépeint une vision spiritualiste du monde en opposition avec les structures androcentriques qui sont le lot de nos sociétés matérialistes. Héritier présomptif du roi Arthur et *disciple* du grand magicien Merlin qui le *guiderait secrètement dans ses errances*, Gauvain est un personnage attachant que l'on aimerait suivre jusqu'à l'île d'Avalon en se laissant conduire par la plume alerte et talentueuse de Jean Markale.

J.-F. B.

● LE GRAND LIVRE DES RUNES, par Richard Gandon, éditions Dervy 1994, 260 pages, 129 F.

L'origine des Runes se perd dans la nuit glaciale de la mythique Hyperborée. La tradition runique, transmise d'abord oralement par le truchement obligé des légendes et de la poésie, a formé un ensemble initiatique qui sera ultérieurement balayé par des traditions plus puissantes et plus dynamiques forgées autour du bassin méditerranéen. Seuls les Celtes (et plus particulièrement les druides) semblent avoir conservé un écho tamisé de cette tradition nordique appuyée sur une écriture et sur un alphabet dont on peut retrouver quelques restes, nous dit l'auteur, en Allemagne, en France et en Amérique du Nord. On dit également que lors de la seconde guerre mondiale un alphabet de seize signes runiques aurait réapparu dans l'entourage le plus fermé d'Hitler... dont on savait l'attachement aux mythologies germaniques et scandinaves. Ces repères ayant été posés, Richard Gandon nous enseigne la manière de fabriquer des runes divinatoires, l'art d'en décrypter les messages et les différentes méthodes de leur exploitation

avant de nous convier à entreprendre un périple initiatique et à découvrir à travers les messages runiques, ce qu'il appelle *la grande clarté du Nord*.

Y.-F. B.

● COMMENT UTILISER ET DEVELOPPER VOTRE MAGNETISME, par Guy Biadatti, Editions Dervy 1994, 220 pages, 119F.

Ce guide pratique a pour but de nous apprendre à déterminer notre taux de magnétisme et à développer nos potentialités en ce domaine. S'il est vrai que l'art de soigner avec les mains remonte à la plus haute antiquité, il n'en demeure pas moins qu'il est toujours d'actualité et qu'il peut rendre moult services à nos semblables. Nous devons cultiver nos énergies et apprendre à les irradier dans un esprit fraternel (dans le sens le plus sublime de cet adjectif) aux fins de pouvoir soulager les souffrances physiques mais aussi morales de tous ceux qui sont éprouvés dans leur corps ou dans leur esprit. Nos mains, symboles de l'amitié et de l'offrande, sont les ambassadrices du magné-

tisme; elles se doivent d'être toujours très largement ouvertes vers les autres.

Y.-F. B.

● LA MEMOIRE DES CHOSES, par Jean Prieur; Editions Fernand Lanore, Paris 1995.

Nous avons reçu le dernier «Jean Prieur» qui traite, cette fois-ci, de la psychométrie, autre forme de la perception extra-sensorielle, terrain privilégié de l'auteur.

Avec son habituelle aisance, il nous présente des exemples récents qui prouvent si cela était nécessaire la *mémoire des choses*. Certains sujets ressentent, à l'approche d'un être ou d'un objet, des images, des sons, des souffrances ou du bonheur et peuvent décrire ce qu'a été l'objet ou le destin passé ou futur d'une personne avec une certaine exactitude. Jean Prieur a expérimenté avec d'excellents sujets, garçons ou filles souvent jeunes et non professionnels. Les exemples cités sont nombreux et intéressants et, comme d'habitude, le dernier Prieur est passionnant.

J. E.

LES REVUES

➤ ATLANTIS, n° 379, automne 1994. Ce numéro, sous-titré : «Rencontre avec l'ange», est effectivement consacré à ces êtres mystérieux, dotés de mille vertus, que sont les anges. Ils sont passés au crible -j'allais écrire *à la question-* par les collaborateurs habituels de cette revue et nous en déduisons une meilleure approche.

➤ L'ESPRIT DU TEMPS, n° 12, hiver 1994. A noter, entre autres, une très intéressante étude sur le Destin, le karma et la liberté ou : «comment devenir libre face à son karma?».

ENTRE NOUS...

par le Président de l'Ordre.

Les assises de l'humanité (*)

« Tous les hommes seront un jour réunis en une seule famille. La paix descendra sur la terre, et l'Amour de la Vérité et de la Justice dans tous les cœurs. En attendant la venue providentielle du divin parmi nous, tous les hommes de *bonne volonté* doivent diriger leurs regards vers cette époque bien heureuse, l'appeler de tous leurs vœux, la faciliter de tous leurs efforts.

« C'est pourquoi, nous appuyant sur la magnifique réussite du Congrès des Religions de Chicago, nous souhaitons la réunion, en 1900, à Paris, d'un Congrès plus large encore.

« Nous souhaitons un Congrès rassemblant toutes les religions, les spiritualistes, les humanitaires, chercheurs et penseurs de tous ordres, ayant pour but commun la progression de l'humanité vers un idéal meilleur et la foi en sa réalisation. « Nous souhaitons que ces *Assises solennelles de l'Humanité* soient ouvertes et fermées par un appel à L'UNION DE TOUS LES HOMMES.

« *Pas de discussions contradictoires*, mais chaque représentant exposant ses idées et ses croyances librement, affirmant ses convictions devant l'auditoire attentif.

« Le Congrès sera à tous et pour tous.

« L'Esprit de vérité le présidera.

« Notre rôle n'est pas d'étudier les détails de l'organisation. Le Congrès de Chicago peut servir de modèle. Une période suffisamment longue est ouverte pour la préparation.

« Que l'idée émise par notre modeste feuille aille frapper tous ceux qui *aiment vraiment* ! Que les chrétiens, juifs, mahométans, bouddhistes, etc, occultistes, spirites, théosophes, altruistes, scientifiques, et, en général, tous chercheurs de la sainte Vérité considèrent qu'il ne s'agit plus d'une utopie, que la *preuve de la possibilité du succès a été faite*, que tous peuvent figurer brillamment à la tribune, où ils seront libres de travailler avec la plus grande force au prosélytisme.

« Quel beau legs sera transmis aux générations futures ! quelle belle promesse d'Avenir soutiendra les hommes à travers les luttes prochaines, et, hélas ! ... peut-être inévitables !

« Au nom de la Suprême Vérité,

« Au nom de l'Amour,

« Au nom des célestes espérances,

« Tous doivent entendre, tous doivent répondre ! »

(*Paix universelle*, 25 septembre 1894)

Ce manifeste parut dans plusieurs revues parmi lesquelles le journal spiritualiste indépendant de Lyon "La Paix Universelle", la revue "L'Initiation" de septembre 1894, "Le voile d'Isis" et "Le lotus Bleu", pour ne citer que les plus connues.

Bel effort que firent ces hommes, véritables éclaireurs qui ainsi nous préparèrent la tâche ! L'Eglise Catholique Romaine ne fut pas représentée à ce Congrès, comme ne le furent pas non plus les représentants de la science officielle. Mais un grand pas fut fait. Il a fallu

presque cent ans pour que la notion de "bien de l'humanité" passe avant celle de "bien des institutions". Pour exemple, voir les derniers Conciles...

Le ciment du Congrès de l'Humanité reste encore ce qui aujourd'hui continue d'unir les hommes : l'Amour, prêché aussi bien en Orient qu'en Occident.

Les hommes adoraient des dieux différents et ne s'entendaient pas entre eux. Ayant découvert que c'est le même Amour que tous éprouvent, ils se sont rendus compte qu'ils ont aussi le même Dieu. Il est donc de notre devoir de travailler et prier ensemble pour la Gloire et Dieu et pour le bien de l'humanité.

Je formule des vœux, chers lecteurs, pour que la paix soit en nos cœurs et qu'elle se répande sur tous les hommes.

Sitaël.

(*) "Les Assises de l'Humanité" extrait du livre d'AMO intitulé "Le Congrès de l'Humanité", édité par Chamuel en 1897. L'auteur était un ingénieur distingué, ancien élève de l'École polytechnique. Après avoir été officier, il occupait à Lyon une haute position dans l'industrie. Il fut un des collaborateurs de Papus dans la revue "L'Initiation".

Le Cercle PHANEG accueillera
Marielle-Frédérique TURPAUD
écrivain,
rédacteur adjoint de notre revue

pour une causerie sur
LE TAROT DE PAPUS

le mercredi 5 avril 1995
à 19 h. 30
5-7, rue de la Chapelle, 75018 PARIS
(code d'accès 57 B 82)
Métro : Marx Dormoy

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

BULLETIN D'ABONNEMENT 1995

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'INITIATION
6, rue Jean Bouveri
92100 BOULOGNE-BILLANCOURT
Compte chèques postaux : 8 288-40 PARIS

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un an (janvier à décembre)
4 NUMEROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 1995.

Nom.....Prénom.....
Adresse.....
Code postal.....Commune.....
Date et Signature.....

TARIFS 1995

France, pli ouvert.....	150,00 F
France, pli fermé.....	170,00 F
U.E. - DOM - TOM	200,00 F
Etranger (par avion).....	250,00 F
ABONNEMENT DE SOUTIEN.....	280,00 F

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger doivent effectuer leur paiement EN FRANCS
FRANCAIS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F